

VIDEOBOX FESTIVAL

La vidéo occupe une place singulière dans l'art contemporain. À la différence de la peinture, de la sculpture ou de l'installation, l'art vidéo partage son médium avec le cinéma et les autres pratiques audiovisuelles. Une particularité qui facilite son approche — aujourd'hui où nous baignons tous dans une culture des écrans — et interroge sa spécificité.

Outre la familiarité que tout un chacun éprouve pour les vidéos, que l'on consomme ou que l'on produit, le médium vidéo est un biais accessible pour aborder un vaste champ de l'art contemporain. De nombreuses vidéos d'artistes sont aujourd'hui disponibles sur des sites Internet et permettent de poursuivre la visite. Le caractère dématérialisé du médium ouvre la possibilité d'une monstration internationale. Aujourd'hui, de nombreux artistes dont ce n'est pas forcément le moyen d'expression le plus fréquent tentent l'expérience de la vidéo qui offre un regard possible sur leur oeuvre.

Depuis la flânerie caractérisée par Walter Benjamin ou la vie moderne définie par Baudelaire, on mesure aujourd'hui à quel point la ville est le témoin privilégié — pour qui veut y regarder — des nouveaux comportements, de la vitesse de mutation. Elle est un enregistreur voire presque un accélérateur des changements de société, elle en présente les indices dans une communauté incarnée, sous nos yeux.

La tendance avérée d'une urbanisation globale et accélérée sur la planète s'articule autour d'un réseau de villes ; chacune est l'écho des autres, et l'on se présente l'ailleurs autour d'un ici vécu. Certaines sont ainsi familières sans avoir été visitées : New York mais aussi Hong Kong ou Rio de Janeiro dont nous avons des images mentales issues des images filmiques.

L'artiste pratique une forme d'appropriation de l'espace urbain comme lieu d'expérience, de narration. Il s'en sert de décor ou de prétexte, parfois il en fait l'objet même du récit, de la performance. Il s'inscrit dans un rapport au temps présent particulier ; évoque les phénomènes, développe des intuitions par rapport à ce qui se passe au présent qu'il capte instantanément comme dans un effet miroir ; la modernité qui se dessine est l'histoire en train de s'écrire. Il est un habitant particulier de la ville au sens où il y co-existe avec nous et la multitude, mais il la visite et s'y inscrit en la filmant.

Outre cette position de témoin, l'artiste se pose également en analyste, révélant par la structure de son oeuvre ou sa thématique les multiples aspects de la ville. L'image mentale que l'on se fait d'une métropole est d'abord celle de l'architecture, puis celle de ses habitants et de ses quartiers. Mais une ville est également constituée de réseaux (de transports ou d'informations) ; de nouveaux types de lieux urbains occupent aujourd'hui une place importante : aéroports, centres commerciaux,

grandes surfaces, chaînes hôtelières, banlieues, *gated communities*... Le cinéma de science-fiction a souvent examiné les thèmes du futur à travers la ville, utopique ou dystopique, et les artistes contemporains font de même, s'emparant parfois des nouveaux moyens de création digitaux. Ceux-ci ainsi que l'omniprésence du réseau et de l'image ont d'ailleurs pénétré le milieu urbain, où l'on se géolocalise, où les caméras de surveillance sont nombreuses. La ville produit naturellement des phénomènes susceptibles d'être captés par le film : musiques, passages, panneaux publicitaires, bruits, foules, dont le ressenti oscille entre le sentiment d'animation et l'agression voire la pollution.

La ville connaît aussi des trajectoires qui lui appartiennent sans être considérées comme parties prenantes : migrants ou sans domicile fixes, qui font partie du paysage citadin. Elle connaît des territoires où l'urbanisme le dispute à la construction sauvage, où les bidonvilles, les squats ou les camps cohabitent avec des processus de gentrification. La coexistence se fait aussi sur le mode temporel, et le monde de la nuit change parfois des quartiers entiers chaque soir. Une fête religieuse ou une manifestation transforme les rues le temps de son existence.

La présentation au Carreau du Temple combine deux modes de présentation des oeuvres : des programmations thématiques dans un espace de projection sur grand écran où les films se succèdent et des oeuvres diffusées en boucle sur un moniteur dédié. Les oeuvres montrées individuellement sont des vidéos où la question de la temporalité et de l'espace se posent de façon plus marquée. Le visiteur les appréhende comme des "objets visuels", prenant le film où il en est, le quittant s'il le souhaite ou y revenant.

De bruits et de mouvements.

Séances

27.04

Des marines aux paysages, la nature a été un sujet artistique traditionnellement noble. Cependant, c'est un public urbain qui s'est attaché à ces thèmes. L'art moderne et contemporain a ramené la ville au centre des perceptions et des expressions; la musique, le cinéma, ont suivi le même chemin. Si le milieu urbain est communément considéré comme "non naturel", il est le milieu natif de la majorité des créateurs. Ceux-ci n'ont cessé de développer le ressenti de la ville et leur sensibilité d'appartenance. Ce programme regroupe des films explorant, techniquement ou thématiquement, les sensations que provoquent une ville.

12^h30

Beat Streuli
Downtown Twilight, (Hong Kong)
2015, 19'12"

Guy Ben Ner
Soundtrack
2013, 11'24"

Józef Robakowski
From my window
1978-1999, 20' (anglais)

Liu Chuang
Untitled (The Dancing partners)
2010, 5'15"

Hannah Darabi
Bâd-e-Sabâ
2013, 7'22"

Hc Gilje
Night for Day
2004, 26'

14^h00

14^h30

Mounir Fatmi
Archi Sickness
2011, 8'06"

Anne-Charlotte Finel
Translation
2015, 3'24"

Valérie Jouve
TIME IS WORKING AROUND ROTTERDAM
2006, 25'

Zhenchen Liu
Under construction
2007, 10'

Teresa Margolles
¿Por qué van corriendo esas putas?
2012, 18'01"

Marina Chernikova
UrbanSurfing II b/w
2007, 3'12"

Beat Streuli
Downtown Twilight, (Dubai)
2015, 17'10"

16^h00

17^h00

Aliyar Rasti
City as Art
2012, 6'31"

Artur Zmijewski
Habana libre
2010, 24'

Benoit Broisat
Bonneville
2004, 12'30"

Ezra Wube
Hisab
2011, 7'58" (anglais)

Hannah Darabi
Haut Bas Fragile
2016, 12'35"

Cécile Paris
Mon brillant
2009, 5'

James Webb
Le Marché Oriental
2009, 3'

Ezra Wube
Menged Merkato
2016, 3'48"

Romain Kronenberg
Heliopolis
2015, 30'31"

Taysir Batniji
Gaza Journal intime
2001, 4'52"

19^h00

19^h30

Cao Fei
Hip Hop: Guangzhou
2003, 3'27"

Olga Chernysheva
Untitled. Dedicated to Sengai
2008, 6'10"

Eduardo Williams
Pude ver un puma
2011, 17'26" (anglais)

Pablo Lobato
Corda
2014, 6'44"

Jumana Manna
Blessed Blessed Oblivion
2010, 23'30" (anglais)

Mona Vatamanu & Florin Tudor
Rite of Spring
2010, 8'

Stephen Dean
BLOCO
2005, 6'15"

Pierre Pauze
Bondy View
2017, 3'39"

Oliver Payne & Nick Relph
Driftwood
1999, 56'42"

21^h30

Séances

28.04

Ce programme rassemble un ensemble de films qui ont en commun de considérer la ville sous un angle "classique", traitant de l'organisation architecturale, de l'urbanisme, des bâtiments et des habitants. Les vidéos abordent aussi les nouvelles villes parfois encore en construction, les villes abandonnées, les villes fantômes, les villes sinistrées écologiquement, les villes rêvées. La ville symbolise aujourd'hui un terrain d'utopies et de dystopies, réelles ou programmatiques.

12^h30

Cao Fei
RMB City: A Second Life City Planning
2007, 5'57"

Alain Bublex
Dinner Time
2005, 9'11"

Liu Chuang
BBR1 (N°1 OF BLOSSOM BUD RESTRAINER)
2015, 8'57" (anglais)

Yolande Moreau
Nulle part, en France
2016, 31'15"

Kota Ezawa
Take off
2013, 2'38"

Francesco Jodice
Dubai Citytellers
2011, 58'

14^h30

15^h00

Jamal Nxedlana
Izikhothane
2012, 2'19"

Pierre Pauze
3D Trans
2016, 23'30"

SAEIO
Nolens Volens
2014, 8'20"

Zhou Tao
Blue and Red
2014, 25'

Cedrick Eymenier
Platform 9 Chicago
2006, 20'

Jack Cronin
Invisible City
2006, 11'

Alban Muja & Yll Çitaku
Blue Wall Red Door
2009, 32'44" (anglais)

17^h00

17^h30

Hc Gilje
H.K. Mark 1
1998, 5'

Hc Gilje
Crossings
2002, 4'

Hc Gilje
Shiva
2003, 8'

Mathilde Lefort
Black Sites
2017, 6'45"

Zhenchen Liu
Ici, là-bas
2014, 9'

Cao Fei & Ou Ning
San Yuan Li
2003, 40' (anglais)

Benoit Broisat
Ghost Tokyo
2013, 6'39"

Marwa Arsanios
*Falling is not collapsing,
falling is extending*
2016, 22'34" (anglais)

Zhenchen Liu
Shanghai Shanghai
2006, 12'

Anne-Charlotte Finel
Pierres
2017, 3'44"

Angelika Markul
Welcome to Fukushima
2014, 3'13"

Younes Baba-Ali
Maroc de demain
2014, 3'57"

Yang Ah Ham
Tourism in Communism
2005, 6'41" (anglais)

19^h45

20^h00

Laurent Grasso
Projection
2003-2005, 3'

Šejla Kamerić
Dream House
2002, 11'36"

Flo Kasearu
Uprising
2015, 4'

Mohammed Laouli
Everything is sacred
2013, 1'39"

Larissa Sansour
Nation Estate
2012, 9'02"

Uriel Orlow
Remnants of the Future
2010, 18'16" (anglais)

Louidgi Beltrame
Energodar
2010, 38'46"

21^h30

Séances

29.04

Les films de ce programme traitent du mouvement et du déplacement, qu'ils soient physiques ou mentaux. La ville peut être considérée comme une entité fixe, architecturale; elle est aussi faite de trajets, de périples, de circulations, de regards extérieurs, étranges ou étrangers. La ville concentre les rencontres et les frictions. Tous les pays et les civilisations, quelles que soient leurs disparités géographiques, historiques, ou culturelles, produisent des villes. Les villes sont un pôle d'attraction, accueillant ou hostile; nous y sommes ou nous y migrons, au grand jour ou cachés.

12h30

Cedrick Eymenier
Platform 13 Shanghai
2013, 47'23"

Younes Baba-Ali
Pulizia
2016, 6'02"

Ezra Wube
At the same moment
2013, 2'57"

Sebastian Diaz Morales
Pasajes I
2012, 12'33"

Brad Downey
This is how we roll
2011, 1'07"

Meschac Gaba
Bibliothèque roulante
2012, 7'44'

Simon Gush
Without light
2016, 11'09"

14h00

14h30

Flo Kasearu
ESC
2010, 14'

Kolkoz
Film de vacances, Hong Kong, 2002 - 2006
2006, 4'06"

Zhenchen Liu
Shanghai express
2005, 6'

Józef Robakowski
The Market
1970, 4'20"

Kelvin Kyung Kun Park
Cheonggyecheon Medley
2010, 79'

Taysir Batniji
Transit
2004, 6'33"

Ciprian Muresan
Untitled
2007, 1'

16h30

17^h00

Sebastian Diaz Morales,
Pasajes III
2013, 12'30"

Ezra Wube
A Memory of Astoria
2014, 3'43"

Paulo Nazareth
Ensaio sobre peixes
2010, 6'22"

Kolkoz
Film de vacances, Miami
2006, 7'16"

Bertille Bak
Urban Chronicle 3
2011, 19'

Tahmineh Monzavi
all about me,
Nicknamed "Crown Giver" n°2
2015, 2'31"

Paulo Nazareth
Oi Ori Buruku
2015, 2'23" (yoruba)

Florence Lazar
La prière
2008, 22'50"

Randa Maroufi
THE PARK
2015, 14'

18^h45

19^h30

Ciprian Muresan
I am protesting against Myself
2011, 30'

Olga Chernysheva
Marmot
1999, 2'50"

Nira Pereg
Sabbath 2008
2008, 7'12"

Alejandro Jodorowsky
La marcha de las Cavaleras
2011, 3'41"

Tracey Rose
San Pedro V "The Hope I hope"
2005, 5'31"

Mona Vatamanu & Florin Tudor
Manifestul
2005, 1'22"

Peterson Kamwathi
Untitled
2012, 2'04"

Yael Bartana
When Adar enters
2003, 7'

Zhenchen Liu
Avenue du peuple
2012, 4'30"

20^h30

Moniteurs

15 films distincts sont présentés sur moniteurs, chacun en boucle, comme des œuvres fixes. Pour cette édition du *Videobox Festival*, le choix a été fait de proposer une monstration spécifique à l'art contemporain. Le regard peut s'y porter à loisirs, sans souci de début ou de fin, comme il le ferait pour une peinture. Les moniteurs diffusent des films retraçant des performances; le temps court ou long de l'artiste vient se confronter à la temporalité du spectateur.

Pilar Albarracin
Viva España
2004, 3'30"

Éric Baudelaire
Sugar Water
2007, 72'

Julien Discrit
Marathon life
2005, 16'39"

Anna Bella Geiger
Passagens 1
1974, 8'51"

Haroon Gunn-Salie
Zonnebloem Renamed
2013, 1'13"

Taro Izumi
The Upper Eyelid
2014, 54'45"

Polina Kanis
Workout
2011, 11'40"

Leopold Kessler
*Import Unauthorized
Intervention Vienna/Budapest*
2006, 15'43"

Yefu Liu
Ralph Rockefeller Jr.
2015, 41'47"

Teresa Margolles
La Huella
2015, 12'40"

Paulo Nazareth
One Rupee For My Country
2006, 19'28"

Marie Reinert
Gare du Nord
2004, 12'16"

Robin Rhode
Untitled, Dream Houses
2005, 1'26"

Tracey Rose
Die Wit Man
2015, 42'40"

Radouan Zeghidour
Voie dolente
2016, 7'41"

Index



Pilar Albarracín

Originaire de Séville, Pilar Albarracín vit et travaille à Madrid. La plupart de ses travaux traitent de l'identité andalouse. En ayant recours à la satire et au pastiche, elle se met en scène dans des productions tragi-comiques.

Viva España

2004, 3'30", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, Paris (France)

Dans les rues de Madrid, une femme vêtue d'un tailleur jaune défile suivie d'un orchestre qui interprète le pasodoble du même titre, *Viva España*. Si au tout début, la formation musicale semble célébrer son personnage, la femme finit elle aussi par accélérer la cadence comme désireuse d'échapper à cette farandole importune. Du sentiment de scène de liesse, nous passons à celui d'acharnement au contact duquel la femme tente tant bien que mal de se soustraire. L'artiste questionne le statut des femmes. La couleur jaune du drapeau espagnol, la musique, les rues de Madrid ne sont pas anodins dans la mesure. Albarracín interroge les espaces et les fonctions auxquels les femmes ont été confinées traditionnellement. L'agencement de ces symboles nationalistes invoque la tradition et la confronte à une figure contemporaine.

Marwa Arsanios

Marwa Arsanios est une artiste libanaise dont le travail porte sur la reconstruction du Liban après la guerre civile (1975-1990). Ses œuvres questionnent les transformations urbaines, sociales et économiques de son pays et de sa capitale, Beyrouth.

Falling is not collapsing, falling is extending

2016, 22'34" (anglais), Courtesy de l'artiste et de la Galerie Mor Charpentier, Paris (France)

Dans *Falling is not collapsing, falling is extending*, Marwa Arsanios dresse un portrait alarmant de la situation des déchets à Beyrouth. L'une des principales décharges, située au sud de la ville, fait l'objet d'une polémique publique. Bien que son impact sur l'environnement et les riverains soit néfaste, sa présence arrange les promoteurs immobiliers puisqu'elle permet de dévaluer les terres de la côte. Ces derniers utilisent les déchets pour étendre la surface constructible côtière. Le film présente des paysages désolés, des collines jonchées de débris et une mer envahie par les poubelles.



Younes Baba-Ali

Younes Baba Ali vit et travaille entre Bruxelles et Casablanca. Son travail prend pour point de départ la nécessité d'une réflexion critique et esthétique autour de thématiques contemporaines.

Maroc de demain

2014, 3'57", Courtesy de l'artiste

Maroc de demain est un travelling latéral. La caméra longe ce qui semble être les façades d'un nouveau quartier. Il s'agit en fait d'un mur de panneaux publicitaires qui présente le projet de restructuration urbaine de Casablanca et qui en dissimule le chantier. On entend derrière ce mur le bruit des machines, marteaux piqueurs, grues et bulldozers. Le panneau est constitué de photomontages qui présentent une ville future, moderne, où l'on pourra profiter de nouvelles infrastructures : *buildings*, musées, centres commerciaux, cinémas, hôtels et restaurants flambant neufs. Symboles de la consommation et d'un mode de vie occidental et capitaliste, ces constructions s'annoncent comme le devenir de la ville.

Pulizia

2016, 6'02", Courtesy de l'artiste

Naples, dans le hall d'une gare majestueuse, au carrelage et colonnes de marbre. Des employés de nettoyage de l'entreprise "Pulizia", en blouse blanche et aux gants jaunes fluos, s'affairent à balayer, astiquer, frotter, de fond en comble une gare qui semble déjà impeccable. Younes Baba-Ali dévoile un non-dit social : une certaine partie de la population, en cachette, travaille à rendre la vie des autres agréable. Cette intervention publique est une mise en scène. L'artiste a créé une nouvelle agence de propreté, *Pulizia* (nettoyer en italien). Son logo est étrangement similaire à celui de la police (*Polizia*) italienne. Dans une ville très marquée par les migrations, Baba Ali engage des migrants africains, pour effectuer ces travaux de propreté fictifs. Le jeu de mot sur leur blouse, leur présence en dehors des horaires habituels, les rend visible et rend possible une réflexion sur le contexte migratoire italien et la possibilité d'une intégration ou d'une reconnaissance.

Bertille Bak

Bertille Bak explore la notion d'identité communautaire. Sa démarche artistique interroge la mémoire des individus, des lieux, des territoires et tisse des liens entre passé et présent.

Urban Chronicle 3

2011, 19', Courtesy de l'artiste et de la Galerie Xippas, Paris (France)

Suite à un concours de course à la grenouille, le vainqueur se voit remettre un trophée, il s'agit d'un bateau miniature à l'intérieur d'une bouteille. Le gagnant explore — à l'aide d'une carte simplifiée — les méandres de New-York, ses gratte-ciel flamboyants, ses rues anonymes, ses quartiers périphériques, en quête d'un sanctuaire urbain dans lequel il viendrait déposer son gain sous forme d'offrande. Ouvriers prêts à l'embauche, usine de fabrication de papier toilette, objets d'artisanat populaire sont autant de scènes folkloriques et burlesques qui renvoient à la communauté polonaise établie dans la ville nord-américaine. À la frontière de la fiction et du documentaire, le film se positionne comme une épopée qui conte l'arrivée des émigrés de l'Europe de l'Est sur le sol new-yorkais. Entrecoupé par des annonces publicitaires diffusées à la télévision polonaise, et qui font la promotion de produits américains, le film évoque l'influence des Etats-Unis sur les immigrants polonais. Le défilé final célèbre les mouvements communautaires et migratoires.

Yael Bartana

Yael Bartana est une artiste israélienne. Ses installations, films et photographies explorent les notions de mémoire, d'identité et d'imaginaire collectif.

When Adar enters

2003, 7', Courtesy de l'artiste, de la Galerie Annet Gelink, Amsterdam (Pays Bas) et de la Galerie Sommer Contemporary Art, Tel Aviv (Israël)

Dans la tradition juive, la fête de Pourim commémore l'échappée des Juifs à un massacre auquel le royaume perse les destinait. Cette festivité ouvre les vacances de Pourim qui ont lieu pendant le mois d'Adar (février ou mars selon le calendrier). Le jour Saint, les enfants se déguisent et défilent dans les rues. Yael Bartana filme ces cortèges dans les rues de Bnei Brak, un quartier orthodoxe de la banlieue de Tel Aviv. La caméra semble intrusive et malvenue et sa présence gêner les habitants de la ville. Ils lui jettent des regards suspicieux ou préfèrent se cacher. Dans un climat politique dense, cette posture de témoin d'une scène religieuse génère la sensation d'être épié et crée une tension désagréable alors que la journée est censée être particulièrement gaie et animée.

Taysir Batniji

Peintre de formation et auteur d'installations, Taysir Batniji utilise la vidéo depuis les années 90. Il documente de manière sensible et anti-spectaculaire la réalité palestinienne en se focalisant sur l'entre-deux, la mobilité ou son empêchement.

Gaza Journal Intime

2001, 4'52", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Éric Dupont, Paris (France)

Le 26 septembre 2001, sur fond de violences et d'émeutes, une rencontre historique a lieu à Gaza entre Yasser Arafat et Shimon Peres. Les négociations se soldent par l'arrestation de plusieurs membres du Front Palestinien. De nouvelles tensions mèneront à la seconde Intifada. Après la rencontre tant attendue et les espoirs qu'elle suscitait, les territoires palestiniens sombrent à nouveau dans la violence. La même année, dans un court métrage intitulé *Gaza Journal Intime*, Taysir Batniji documente cette attente et la crise qui s'ensuit. En ville, les scènes de vie se figent à la manière de micro-instants qui précèdent les combats. Un cendrier, un jeu de cartes, quelques gros plans suggèrent le sentiment d'incertitude qui règne jusque dans l'intimité. Les arrêts sur images se multiplient et augmentent l'impression de rupture. Le film est entrecoupé par un plan récurrent : celui d'un hachoir qui découpe violemment de la viande. La simplicité et la crudité du montage renvoient à la complexité du conflit israélo-palestinien et au désarroi qu'il engendre.

Transit

2004, 6'33", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Éric Dupont, Paris (France)

Pour un Palestinien, le poste-frontière de Rafah est l'unique point de passage possible entre la bande de Gaza et le monde extérieur. Avec la frontière nord-coréenne, il est réputé parmi l'un des plus difficiles à franchir au monde. Depuis la chute de Mohamed Morsi, il est devenu presque infranchissable. Le film *Transit* de Batniji raconte le difficile circuit qui sépare deux espaces pourtant si proches. Photographier ou filmer ces lieux est interdit même pour une majorité de journalistes. Au moyen d'une succession d'images fixes qui rappellent le projecteur de diapositives, Taysir Batniji documente secrètement le trajet qu'empruntent, en 2004, des centaines de Palestiniens. L'absence plus ou moins fréquente d'images, comme s'il s'agissait de photogrammes manquants ou censurés, évoque les conditions d'un voyage impossible. L'œuvre de Taysir Batniji reflète la division arbitraire des territoires.

Éric Baudelaire

Artiste et cinéaste, Éric Baudelaire a réalisé de nombreux films qui posent la question de la véracité des images. Son œuvre se consacre également à la notion de paysage, en particulier urbain, et au rapport qui existe entre un espace et sa réalité géographique ou politique.

Sugar Water

2007, 72', Courtesy de l'artiste et de LUX, Londres (Royaume-Uni)

Dans le métro, un personnage colle successivement quatre affiches représentant les étapes d'un incendie de voiture. Chaque nouvelle affiche vient recouvrir l'ancienne. Le film est constitué d'un seul et unique plan-séquence. En donnant le nom "Porte d'Erewhon" à la station, Éric Baudelaire fait allusion au roman utopique et satirique de Samuel Butler intitulé *Erewhon, ou de l'autre côté des montagnes*. "Erewhon" est l'anagramme de nowhere c'est-à-dire "nulle part". La scène produite par le film peut sembler banale, tant elle est fréquente dans le quotidien des Parisiens. Banal, à part qu'ici tout est faux. Le colleur d'affiches est employé par Éric Baudelaire, les passagers sont des figurants, le quai de métro est celui d'une station désaffectée que la RATP réserve aux tournages de films. Les usagers ne se soucient en rien de ce qui peut être un événement provoqué par des émeutes, l'affiche d'un film hollywoodien ou encore une publicité pour Peugeot. Au spectateur de reconsidérer l'impact des images dans l'espace urbain.

Louidgi Beltrame

Le travail de Louidgi Beltrame se développe autour d'une réflexion sur l'urbanisme. Il explore des sites définis par une relation paradigmatique à la modernité : Hiroshima, Brasilia, Tchernobyl... et fait appel à la fiction comme une manière possible d'envisager l'Histoire.

Energodar

2010, 38'46", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Jousse Entreprise, Paris (France)

Le film est un portrait des *atomgrads*, villes secrètes aménagées sous les directives du pouvoir soviétique. Elles étaient destinées à accueillir la main d'œuvre nécessaire au bon fonctionnement des centrales nucléaires voisines. Energodar fut ainsi cachée au reste du monde alors qu'elle assurait une grande partie des besoins énergétiques ukrainiens. La centrale de Zaporijia est encore la plus grande d'Europe. Le film fait le parallèle avec Prypiat et Tchernobyl, toutes deux abandonnées en 1986 après la catastrophe. Le travail de Beltrame s'apparente à une réflexion sur les formes architecturales à l'abandon ; celles qui, un jour, ont été érigées à la gloire d'une puissance scientifique et industrielle, et qui, désormais, doivent faire face aux aléas du temps, au manque de moyens et d'entretien si ce n'est aux conséquences d'événements plus tragiques. À l'aide de témoignages et d'archives, *Energodar* nous plonge dans ces environnements urbains singuliers que le monde peine à réintégrer. Subtilement, le film nous parle aussi de soviet rock (Kino) : autrefois illégal, il fut pratiqué de manière secrète comme art de la transgression. La progression à travers ces villes et détails du quotidien est scandées par les apparitions d'un gigantesque radar surnommé The Russian Woodpecker.

Guy Ben Ner

Guy Ben Ner tire de son quotidien et de sa vie familiale les matériaux de ses créations vidéographiques. Mettant à profit proches, intérieurs et mobilier, il se met en scène dans des productions riches de références littéraires, cinématographiques et artistiques.

Soundtrack

2013, 11'24", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Sommer Contemporary Art, Tel Aviv (Israël)

En utilisant un extrait du film *La Guerre des mondes* de Steven Spielberg, Guy Ben Ner orchestre une pantomime filmique dans laquelle les membres de sa famille reproduisent, au moyen d'ustensiles domestiques, les sons apocalyptiques de la bande originale du blockbuster américain. *Soundtrack* est filmé dans la cuisine du réalisateur à Tel-Aviv où la pièce de vie commune se conçoit tour à tour comme une sorte de champ de bataille et d'abri anti-aérien mais aussi comme le réceptacle d'un drame familial. À bien des égards, le sensationnalisme occidental, celui du spectacle factice ici matérialisé par le son, trouve son contrepoint dans les objets et gestes du quotidien. Le message, bien qu'aux allures volontairement grotesques, joue sur deux tableaux : l'omniprésence de la violence qui charpente les individus de manière peu compréhensible et la façon dont elle s'identifie au spectacle, par sa mise en scène caricaturale.

Benoit Broisat

Benoit Broisat est un artiste français basé à Paris. La construction et la représentation d'une mémoire personnelle et collective par le biais de l'imaginaire des lieux alimentent son travail.

Bonneville

2004, 12'30", Courtesy de l'artiste

Benoit Broisat a passé toute son enfance dans une ville des Alpes, Bonneville, où il n'est jamais retourné depuis son adolescence. La vidéo éponyme est une tentative de réorganiser des bribes de souvenirs confus, à partir d'une mémoire imparfaite d'un lieu qui pourtant avait été le sien. En dessinant avec un marqueur sur des feuilles de papier A4 environ mille objets et éléments dont il se rappelait, il parvient à reconstruire ces espaces oubliés en les articulant dans un film d'animation silencieux. Comme dans des mondes fictifs de jeux vidéos, il semble que le personnage ait accès à un monde limité. Chacun de ses "niveaux" est un pas vers la recomposition de cette ville oubliée.

Ghost Tokyo

2013, 6'39", Courtesy de l'artiste

Lorsqu'on visite une ville inconnue, on se promène dans ses rues, on va à la découverte de ses monuments emblématiques ; Benoit Broisat semble lui aborder Tokyo sous un autre angle. *Ghost Tokyo* est un carnet de voyage à travers la capitale nippone, à pied, en train ou en hélicoptère, en quête de bâtiments dont la construction a été envisagée mais qui n'ont jamais été réalisés. En ajoutant les plans par le dessin de leurs silhouettes aux emplacements où ils auraient pu être construits, Broisat propose un hommage à ces architectures absentes du paysage urbain.

Alain Bublex

Artiste français, né à Lyon en 1961, Alain Bublex propose un travail conceptuel et plastique inclassable qui emprunte à la fois au carnet de voyage et à l'utopie. Il invente à partir de paysages d'aujourd'hui ceux de demain.

Dinner Time

2005, 9'11", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, Paris (France)

À l'aube des grands défis modernes d'urbanisation, le développement et la construction des villes passera très certainement par d'autres voies d'acheminement. Quand les routes atteindront un trop haut degré de saturation ou qu'elles ne seront plus en adéquation avec les nouvelles techniques de transport et de construction, il deviendra fort possible que le trafic aérien prenne le relais. *Dinner Time*, en ce sens, se donne à voir comme une conjecture sinon un aperçu des prochaines méthodes de déplacements, notamment hélico-portés, qui façonneront nos nouveaux paysages urbains. Prenant le point de vue d'un habitant moderne, vivant en haut d'un grand immeuble, Alain Bublex nous décrit une ville immobile, le temps d'un dîner, à la tombée de la nuit. Il n'y a que le va-et-vient incessant des hélicoptères comme ballet contemporain qui viendrait remplacer les embouteillages terrestres.

Marina Chernikova

Marina Chernikova vit entre Amsterdam et Moscou. Elle développe une série d'œuvres photographiques et vidéographiques qui décrivent les structures dynamiques et visuelles des métropoles et la façon dont la mémoire est un produit de la conscience.

URBAN SURFING II b/w

2007, 3'12", Courtesy de l'artiste

Sous la forme d'une vague pixelisée, plusieurs paysages urbains filmés à partir de lignes de métro aérien, en l'occurrence Paris, Moscou et Tokyo, se succèdent. Ces fragments de vidéo génèrent une vue partielle et dynamique de la ville contemporaine. Le film reproduit ainsi la vision floue et hâtive qu'ont les habitants de leur environnement. Au moyen d'effets visuels tels que le chevauchement, le redimensionnement et la fragmentation, les images s'effondrent en morceaux séparés avant de se réorganiser en un nouvel ensemble. Dans ce flot d'assemblages et de démembrements, seuls quelques éléments architecturaux sont reconnaissables, sinon perceptibles, au milieu des formes abstraites dans la mesure où le "surf urbain", tel qu'éventuellement nous le pratiquons, ne permet guère autre chose qu'une lecture associative rapide d'éléments marquants. Grâce à un usage judicieux de l'image de synthèse et de l'animation par ordinateur, Marina Chernikova retranscrit l'exploration citadine et explore les mécanismes qui fondent notre perception.

Olga Chernysheva

Olga Chernysheva est une artiste russe qui vit et travaille à Moscou. Son œuvre porte sur les moments du quotidien comme une façon d'explorer les contradictions qui façonnent la culture russe contemporaine.

Marmot

1999, 2'50", Courtesy de l'artiste

Premier travail vidéographique de l'artiste russe Olga Chernysheva, *Marmot* prend place lors d'une manifestation pro-soviétique en novembre 1999. La vidéaste s'intéresse ici au paysage changeant de la Russie qui fait face à une série de crises populaires depuis la chute de l'URSS. On découvre un cortège d'hommes et de femmes plutôt âgés qui agitent le drapeau rouge. Une femme, elle aussi d'âge mûr, fait une pause sur le côté de la chaussée. Elle enfle ses gants, compte sa monnaie et sort de son sac un portrait de Staline ainsi qu'un journal communiste. La scène est typique d'un phénomène nostalgique qui agite encore aujourd'hui une partie de la population slave : le regret du vieil ordre et des vieilles institutions bien qu'ils aient été déléterés. La bande-son mélancolique confirme cette hypothèse. Le titre original du film *Surok*, traduisible par "marmotte", est assez révélateur ; il désigne des individus en décalage avec leur temps à l'image du rongeur qui, après avoir hiberné, doit faire face à la nouvelle saison.

Untitled. Dedicated to Sengai

2008, 6'10", Courtesy de l'artiste

Une jeune femme se dresse au milieu de l'agitation urbaine. À intervalles réguliers, elle jette de rapides coups d'œil devant elle, attentivement, presque sévèrement, puis baisse les yeux tandis qu'elle remue la main : elle dessine d'après modèle. Autour, la vie citadine bat son plein, dans sa forme la plus quotidienne. Très vite, nous découvrons ce que la femme esquisse sur une ardoise magique : un carré, un cercle et un triangle. Aussitôt après, elle efface les trois figures et recommence. Elle poursuit inlassablement ce que nous comprenons déjà comme une contradiction : l'écart entre ce qu'elle voit et ce qu'elle crayonne. Cette vidéo est dédiée au moine japonais Sengei Gibbon (1750-1837), dont le travail le plus célèbre consiste en une esquisse à l'encre, communément appelé "L'Univers", représentant ces trois motifs. Olga Chernysheva signe ici un film qui s'interroge sur le clivage entre le réalisme russe du 19^{ème} siècle et le modernisme du 20^{ème} siècle. Cette scène pose la question de la situation de l'art : entre recherche personnelle et produit du marché, service d'intérêt général ou création individualiste de carrés et de cercles.

Liu Chuang

Liu Chuang est un artiste chinois né en 1978. Son travail, qui mêle les interventions publiques et la critique institutionnelle, tend à analyser les problématiques de la Chine contemporaine. Il est particulièrement intéressé par le *Shanzhai*, un phénomène de plagiat et de piratage très répandu en Chine.

BBR1 (N°1 OF BLOSSOM BUD RESTRAINER)

2015, 8'57" (anglais), Courtesy de l'artiste et de la Galerie Magician Space, Pékin (Chine)

Le peuplier est un arbre très présent à Pékin ; durant la période communiste plus de cinq millions d'arbres ont été plantés d'un coup. Chaque printemps, lors de la floraison, ils produisent une coque qui lorsqu'elle s'ouvre répand un pollen épais. Pendant cette saison, les rues sont envahies par des chutes de ces flocons de coton qui virevoltent avec légèreté, ce qui, dans la période antique, était considéré comme une métaphore des destins individuels imprévisibles. Ce phénomène naturel est considéré comme dangereux pour l'ordre public car il affecte les voies respiratoires et qu'il est très inflammable. En 2014, l'institut d'architecture paysagiste de Pékin développe une hormone qui permet de stériliser les peupliers et ainsi de limiter les chutes de coton : le BBR1 (Blossom Bud Restrainer ou Restricteur de bourgeons et de fleurs). Liu Chuang, dans cette vidéo faite à partir d'images trouvées sur Internet, propose un pseudo-spot publicitaire pour cette substance déjà commercialisée, et ainsi, pointe du doigt les effets de la modernisation et de la technique sur la nature.

Untitled (The Dancing Partners)

2010, 5'15", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Magician Space, Pékin (Chine)

Sur une autoroute de Pékin, deux voitures blanches, identiques, circulent côte à côte, à la même allure, beaucoup plus lente que celle des autres véhicules. Elles sont en fait les seules à respecter les 60 km/h autorisés, et gênent les autres usagers qui ne peuvent que difficilement les doubler, tant elles avancent en binôme. Cette paire insupporte ceux qui voudraient aller plus vite et qui en sont empêchés. C'est un éloge de la lenteur en réaction à ces routes modernes apparues avec les sociétés du progrès où il faut aller toujours plus vite, être toujours plus productif.

Jack Cronin

Jack Cronin est réalisateur, il vit et travaille à Oakland aux États-Unis. Son cinéma expérimental explore des thématiques liées à la mémoire, au paysage et à l'urbain, et invite à la rêverie.

Invisible City

2006, 11', Courtesy de l'artiste

Invisible City est composé de fragments d'un Detroit au bord de la faillite, filmés en noir et blanc.

Une succession de bribes de son architecture, de parcs, de trains, de voitures qui vont et qui viennent; de son quotidien et du temps qui y passe.

Les impressions d'une ville ne sont jamais objectives mais toujours ressenties par ceux qui la vivent. Comme en témoignent les descriptions de villes de Marco Polo, le personnage principal des *Villes invisibles*, d'Italo Calvino, dont l'artiste emprunte le titre. C'est une temporalité subjective et intime que nous donne à voir Jack Cronin. Certains instants passent avec une rapidité fulgurante, comme l'accélération des nuages, d'autres plans fixes ralentissent la cadence de la "ville de l'automobile". Parfois, la perception d'une ville est faite de souvenirs ou de pensées, juxtapositions d'images, de sons et de plans. D'autres fois, c'est une déformation de la ville par elle-même, ses reflets, ses mouvements qui floutent la mémoire.



Hannah Darabi

Hannah Darabi est née en Iran et vit et travaille à Paris. Photographe, elle s'intéresse tout particulièrement aux paysages urbains autour desquels elle construit des fictions. Elle réalise aussi des livres d'artistes.

Bâd-e-Sabâ

2013, 7'22", Courtesy de l'artiste

Bâd-e-Sabâ est composé de trois types d'images qui sont des allégories de la temporalité. Le passé est signifié par une série d'images congelées dans des glaçons, le présent s'inscrit dans des plans extérieurs et les vues d'un quartier au quotidien, des photographies couleurs permettent de se projeter dans un futur encore en construction. *Bâd-e-Sabâ* est dans la littérature persane une douce brise matinale à qui les amoureux confient leur secret. Dans ce film, la confiance semble être sur ce temps qui passe inexorablement.

Haut Bas Fragile

2016, 12'35", Courtesy de l'artiste

A la manière de l'historien Aby Warburg qui organisait de grandes planches avec des collages d'images afin de classer les œuvres d'art selon leur affinité et non leur historicité, Hannah Darabi propose un portrait sensible de la ville de Téhéran. *Haut Bas Fragile* est une lente succession d'images fixes ou en mouvement, elles composent par juxtaposition des fictions et invitent à imaginer des nouvelles formes de récit. En s'appropriant des images historiques et en les mêlant à un registre personnel, l'artiste construit une mémoire collective à partir d'histoires subjectives.

Stephen Dean

Plasticien et vidéaste, Stephen Dean est un artiste franco-américain vivant à New-York. Dans ses travaux il aborde régulièrement la théorie de la couleur (*colour theory*) d'un point de vue scientifique et explore les limites du spectre colorimétrique.

BLOCO

2005, 7', Courtesy de l'artiste et de MONTEVERITA, Paris (France)

Filmé à Salvador de Bahia au Brésil, *BLOCO* est une succession de vues aériennes dans lesquelles des foules s'entassent et se meuvent. Le titre du film renvoie au terme brésilien qui désigne un type spécifique de carnaval, celui-ci rassemble des personnes ayant décidé de défiler de manière semi-organisée. Elles portent des vêtements de la même couleur pour montrer leur appartenance au bloc (bloco). Le film dépeint une atmosphère cacophonique qui confine à la claustrophobie. La foule est filmée en plongée en plan d'ensemble, chaque individu ressemble à un point coloré dont le mouvement est provoqué par ses voisins. Le film apparaît comme une peinture pointilliste où les mouvements humains évoquent les flux de cellules ou encore les réactions chimiques de certains composants colorés. *BLOCO* est une étude du mouvement citadin de masse et des similarités qu'il entretient avec des phénomènes que l'on constate à d'autres échelles.

Sebastian Diaz Morales

Né en 1975 en Argentine, Sebastian Diaz Morales réalise des œuvres de différents genres : le documentaire, le film épique, les installations. Il revient constamment à l'examen des possibilités linguistiques et visuelles de la narration.

Pasajes I

2012, 12'33", Courtesy de l'artiste et de la Galerie carlier/gebauer, Berlin (Allemagne)

Pasajes I est une allégorie. Le spectateur est invité à traverser, de porte en porte, des mondes sans connexion : une épicerie, le hall d'un centre d'affaires, un bâtiment abandonné, un musée, une université ou encore un laboratoire de recherche. Cette déambulation d'une pièce à l'autre rappelle les prémices d'un rêve. La seule constante est l'exploration obstinée du protagoniste. L'unique son que l'on entend est celui des talons du personnage. Ce qui cause une perte d'orientation. Le motif labyrinthique, si cher à Borges, renvoie à la versatilité de la réalité et aux incohérences qu'elle entretient. On voit des scènes de splendeur passée, d'autres de la vie quotidienne. Le promeneur semble ne pas réagir à son environnement.

15 000 000 Parachutes

2001, 25', Courtesy de la Galerie carlier/gebauer, Berlin (Allemagne)

Sous forme d'allégorie, Sebastian Diaz Morales raconte l'histoire d'un chômeur, "un parachutiste", vivant à Jakarta. On estime que 60% des 15 000 000 d'habitants de la ville sont sans travail. Chaque matin à son réveil, nous dit une voix off, le "parachutiste" trouve le courage de tenter un nouveau saut. Ce saut à partir du Monas, le monument national de Jakarta (un obélisque surmonté d'une flamme dorée construit comme symbole de l'indépendance de l'Indonésie dans les années 60-70) est une métaphore de la situation du chercheur d'emploi. Le récit est raconté d'une manière presque irréaliste et fantastique. La caméra suit la descente dans le ciel des parachutes. On se rend compte qu'il s'agit en fait de jouets miniatures. Les atterrissages ont lieu dans différents quartiers de la métropole et donnent à voir des situations d'une grande pauvreté économique et sociale.

Julien Discrit

Julien Discrit est un artiste français, basé à Paris. Les notions d'espace et de temps sont au cœur de son œuvre, que ce soit à travers des usages poétiques de la géographie et de la cartographie ou en élaborant une nouvelle relation à la temporalité. L'artiste propose une manière de voir le monde plus subjective et imaginaire que scientifique.

Marathon life

2005, 16'39", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Anne-Sarah Bénichou, Paris (France)

Marathon Life suit le footing très matinal d'un homme dans les rues désertes d'une ville sombre encore endormie. L'homme court et évoque à haute voix, au rythme de ses foulées, les souvenirs de son enfance, des bribes d'un journal intime ou des sensations passées. A mesure qu'il court, le récit embrasse les événements marquants de toute sa vie, des premières impressions d'un enfant jusqu'au dernier souffle d'un vieillard. A la fin, le personnage est exténué comme par le marathon du temps qui passe.

Brad Downey en collaboration avec Akay

Brad Downey est un artiste américain basé à Berlin. Ses œuvres partent d'interventions qui s'infiltrent dans l'espace public et modifient la vie quotidienne urbaine.

This is how we roll

2011, 1'07", Courtesy de l'artiste en collaboration avec Akay

Cette courte vidéo *This is how we roll* ("C'est comme ça que nous roulons") est constitué d'une succession de plans fixes traversés par des engins mobiles détournés et loufoques. L'artiste assemble des objets qui ne sont pas censés fonctionner ensemble : une voiture sur quatre skateboards, des parpaings sur un pédalo, un banc hissé sur des rollers. L'artiste invente de nouveaux véhicules urbains. Ceux-ci semblent avancer tout seuls, sans conducteur, autonomes. Ces objets absurdes qui passent rapidement à l'écran sont des réinventions poétiques et pleines d'humour d'objets urbains et quotidiens.

Cedrick Eymenier

Photographe et vidéaste, Cédric Eymenier est également musicien et commissaire d'exposition. Sa pratique protéiforme s'intéresse aux espaces urbains et périurbains, à leur uniformisation, aux zones transitoires ainsi qu'aux manifestations sensibles de l'urbanité.

Platform 9 Chicago

2006, 20', en collaboration avec le musicien Fennesz, Courtesy de l'artiste et de la Galerie Jérôme Poggi, Paris (France)

Dans les rues et les hauteurs de Chicago, au sommet d'un immeuble, sur les lignes du métro aérien, Cedrick Eymenier élabore une cartographie paysagère de la mégalopole américaine. En jouant sur les lignes et les perspectives architecturales, le vidéaste cherche à l'intérieur de celles-ci des moments plus anodins, plus humains, poétiques parce qu'éphémères. Si *Platform 9, Chicago* invite à la contemplation c'est aussi parce qu'il situe l'ensemble des mouvements urbains sur l'espace fascinant de leurs singularités. Que ce soit le mouvement aiguillé des voitures sur une bretelle d'autoroute ou le va-et-vient incessant des piétons sur les grandes avenues, tout paraît à la fois accidentel et en harmonie. Le passage imprévu de la brume devant les gratte-ciel, la fumée blanche des cheminées ou le mouvement délicat du feuillage sont autant d'instantanés auxquels Cedrick Eymenier rend également hommage. Cette recherche de l'accident, comme micro-événement d'un plus grand ensemble, semble être la feuille de route du cinéaste comme en témoigne les dernières images du film. Il s'agit du neuvième opus d'une série intitulé "Platform" créée en collaboration avec des musiciens de la scène expérimentale.

Platform 13 Shanghai

2013, 47'23", en collaboration avec l'artiste et musicien Steve Roden, Courtesy de l'artiste et de la Galerie Jérôme Poggi, Paris (France)

Platform 13 Shanghai est le treizième opus d'une série intitulée *Platform* dans laquelle l'artiste est allé à la rencontre des grandes mégalopoles internationales comme Paris, Londres ou Chicago. Le film se déploie comme l'étude paysagère d'espaces urbains dans lesquels l'architecture et les ensembles citadins ne sont pas filmés pour eux-mêmes mais font, au contraire, office de contexte. Le flux incessant des individus et des véhicules marque une temporalité rapide, qui contraste avec la durée longue des édifices et constructions humaines. À bien des égards le film se situe sur la frontière poreuse du contigu et de l'accidentel où le surgissement de micro-événements vient sensiblement changer notre perception de la scène en cours. Ce peut être la petite abeille au milieu de la cité monumentale ou le bruit du balai de paille sur la grande place pavée. Presque simultanément, il y a là quelque chose d'épais et de fin, d'harmonieux et de chaotique que le film emprisonne et nous restitue dans le même temps. Composée par Steve Roden, la musique du film vient renforcer cette dialectique qui opère au sein des images tout en mettant l'accent sur leur caractère contemplatif.

Kota Ezawa

Kota Ezawa est né en Allemagne, il vit et travaille à San Francisco. Son travail consiste en la réappropriation d'images mythiques qui constituent notre imaginaire collectif et qu'il simplifie et épure au moyen d'aquarelles, de découpages et de films d'animation.

Take off

2013, 2'38", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Christopher Grimes, Santa Monica (USA)

Dans ce film d'animation à l'aquarelle réalisé avec la technique de la rotoscopie, Kota Ezawa reproduit une scène qui a été vue par le monde entier à la télévision. Lors de l'investiture de Barack Obama, le 20 janvier 2009, Georges W. Bush et sa femme quittent la Maison Blanche dans un hélicoptère de la Marine. On suit du regard quelques instants l'appareil qui s'éloigne dans le ciel nuageux de Washington. Le contraste entre les images peintes et le "vrai" son de la scène révèle le caractère documentaire de la séquence, bien que son traitement pictural soit sensible et poétique. En rendant unique une vidéo regardée par des millions de téléspectateurs, Kota propose une relecture intime et personnelle de cet événement historique.

Mounir Fatmi

Mounir Fatmi est un artiste marocain, il vit et travaille à Paris. Ses œuvres (vidéos, installations, peintures ou sculptures) s'intéressent à des phénomènes de la société contemporaine, telle que l'obsolescence des objets et des courants, mais aussi aux catastrophes de notre temps.

Archi Sickness

2010, 8'06", Courtesy de l'artiste et de HEURE EXQUISE! Centre International pour les arts vidéo, Mons-en-Barœul (France)

Dans cette vidéo, les images se succèdent si vite qu'on a à peine le temps de les distinguer. Elles ont juste le temps d'imprégner le spectateur par leur agressivité visuelle. Toutes ces scènes sont des *found footages* (pellicules de film récupérées) issues de séries télévisées que l'artiste superpose. Elles appartiennent à deux registres : architectures de villes et gros plans d'autopsies et de corps à la morgue. La crudité que l'on ressent au vu de ces images d'organes et de membres morts semble suggérer que la ville est la principale coupable de cette violence subie.

Cao Fei

Cao Fei est une artiste chinoise. Elle élabore des œuvres qui mêlent la fiction, le documentaire et l'esthétique populaire pour entamer des réflexions sur la société contemporaine chinoise et ses constantes et rapides modifications.

San Yuan Li en collaboration avec Ou Ning

2003, 40' (anglais), Courtesy de l'artiste et de la Galerie Vitamin Creative Space, Canton – Pékin (Chine)

Accompagnés d'une douzaine de cameramen, Cao Fei et Ou Ning filment le village de San Yuan Li, englouti par la mégalopole de Canton, ses 12 millions d'habitants et sa rapide croissance. Le village, lui, conserve son authenticité et ses traditions malgré la ville moderne qui lui fait de l'ombre. Les réalisateurs donnent aux recoins des rues, aux gestes des passants et aux oscillations des lumières un rythme entraînant accentué par une musique et une cadence qui rappelle celles des "symphonies urbaines". Ils réactivent ainsi le genre cinématographique d'avant-garde en utilisant le noir et blanc et l'accélééré mais aussi en prenant pour sujet le quotidien urbain. Il s'agit d'un film où le personnage principal est la ville.

Hip Hop: Guangzhou

2003, 3'27", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Vitamin Creative Space, Canton – Pékin (Chine)

Dans *Hip Hop: Guangzhou*, Cao Fei filme des travailleurs, des ouvriers de chantier, des employés de sécurité et des vendeurs à la sauvette qui dansent avec entrain quelques pas de hip hop. Ils donnent alors une autre énergie à la ville et à leurs gestes quotidiens, libérés de tout ordinaire. Cao Fei réexamine ce mouvement musical qui en Chine, dans l'imaginaire collectif, n'est lié qu'à la seule jeunesse.

RMB: A Second Life City Planning

2007, 5'57", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Vitamin Creative Space, Canton – Pékin (Chine)

Dans la vie parallèle créée par le jeu vidéo en ligne "Second Life", Cao Fei est China Tracy. Le personnage construit dans cette réalité virtuelle une nouvelle ville qui condense tous les fantasmes et fantaisies urbaines de la société chinoise. Érigée sur une petite île, cette cité est une accumulation d'infrastructures grotesques et de moyens de locomotions qui rappellent un parc d'attractions. Une utopie contradictoire qui mêle tradition et modernité mais aussi les symboles du capitalisme, du communisme et du socialisme. RMB sont les initiales de *renminbi*, la monnaie officielle chinoise "la monnaie du peuple". "RMB City" signifierait la ville de la monnaie du peuple, une ville où tous les désirs sont réalité. En 2008, l'artiste achève les plans de *RMB City* et les immeubles peuvent être achetés et occupés par des institutions culturelles.

Anne-Charlotte Finel

Anne-Charlotte Finel est une artiste française qui vit et travaille à Paris. Ses vidéos sont des enregistrements de paysages urbains ou champêtres qu'elle capture pendant la nuit. Ses travaux sont issus de collaborations avec d'autres créateurs, notamment pour les compositions originales qui accompagnent les images.

Translation

2015, 3'24", Musique de Luc Kheradmand, Courtesy de l'artiste

C'est à la nuit tombée ou au lever du jour qu'Anne-Charlotte Finel préfère filmer, quand les seules lumières qui éclairent la ville suffisent à peine pour distinguer ce qui s'y passe. Le grain de la vidéo rend l'image de ces paysages nocturnes presque imperceptible, on devine les mouvements des arbres, des ombres, puis le passage d'un train. La musique composée par Luc Kheradmand accentue l'atmosphère inquiétante de l'opacité de la ville.

Pierres

2017, 3'44", Musique de Lionel Bonnefous, Courtesy de l'artiste

Anne-Charlotte Finel filme la nuit, à l'aube, au crépuscule ou à l'heure bleue. Dans *Pierres*, elle filme une carrière : des parois percées et des roches extraites. Portes et fenêtres sont creusées dans la pierre. Un mystérieux monument apparaît.

Meschac Gaba

Meschac Gaba est né au Bénin. Son travail, plein d'humour et de second degré, est une critique de la représentation des pratiques contemporaines africaines dans les musées internationaux. La création du Musée de l'Art Contemporain Africain en est le reflet.

Bibliothèque roulante

2012, 7'44", Courtesy de l'artiste et de la Galerie In Situ - fabienne leclerc, Paris (France)

"Parler d'art signifie faire circuler des idées positives" ou "sortir l'art du musée" sont des phrases que l'on a pu lire sur les plaques d'immatriculation des motos-taxis de Cotonou lors de la Biennale en 2012. *Bibliothèque roulante* est une action menée par Meschac Gaba, pendant toute la durée de l'évènement. L'artiste propose une intervention sur les deux-roues avec des citations d'acteurs du monde de l'art contemporain international afin de les disséminer dans la ville au fil de leurs courses. Il entame ainsi un dialogue entre la ville, ses habitants et la manifestation culturelle. Dans la vidéo, on découvre une première procession des chauffeurs lors de l'inauguration de la manifestation.

Anna Bella Geiger

Anna Bella Geiger vit et travaille à Rio de Janeiro. Son œuvre se caractérise par l'usage de différents médias et supports allant de la peinture à la vidéo. Elle a grandi sous la dictature militaire, son travail se veut résolument poétique et politique.

Passagens 1

1974, 8'51", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Mendes Wood DM, São Paulo (Brésil)

Une femme, filmée de dos, monte les marches d'une maison, puis d'un immeuble, d'un quartier et enfin le perron d'un bâtiment qui semble être un tribunal. Dans cet acte répété, nous passons progressivement de l'escalier privé aux marches d'un édifice public. Tout en faisant allusion au travail répétitif des femmes, l'artiste souligne la possible transgression du corps féminin qui s'approche lentement des centres et symboles du pouvoir public. Dans cette perspective, *Passagens 1* fait l'étude corrélatrice qui existe entre un corps et son environnement et la façon systématique dont l'un agit sur l'autre. Anna Bella Geiger nomme ce point de convergence "la cartographie anthropomorphe".

HC Gilje

HC Gilje obtient son diplôme de l'académie de Trondheim, en Norvège, en 1999. Auteur de plusieurs collaborations, il explore comment les technologies audiovisuelles peuvent être utilisées pour transformer, développer, amplifier et interpréter les espaces physiques.

H.K. Mark 1

1998, 5', Courtesy de l'artiste

H.K. Mark 1 est un poème visuel et sonore constitué de plusieurs vues prises à Hong Kong. Il s'agit du premier tableau d'un tétrptyque vidéo intitulé *Cityscapes*. Le réalisateur se livre à une promenade sans but si ce n'est la déambulation parmi les éléments architecturaux. Sous la forme d'un kaléidoscope, le film déploie une grammaire complexe de boucles et de séquences intimement liées à la bande sonore, elle-aussi expérimentale. Si de prime abord, il semble y avoir un rapport de force, une tension, entre l'homme et son environnement. La teneur mélancolique des images suggère également une recherche du détail et de l'inattendu, voire une célébration de l'éphémère. L'errance de l'observateur nous rappelle la dérive des situationnistes théorisée par Guy Debord. La dérive se définit comme une technique consistant à passer à travers des ambiances variées. Il s'agit aussi d'errer volontairement pour découvrir un lieu en tant que réseau d'expériences et de vécus.

Crossings

2002, 4', Courtesy de l'artiste

Les multiples passages qui composent un carrefour constituent le deuxième tableau du tétrptyque visuel intitulé *Cityscapes*. *Crossings* est filmé en direct à Berlin, dans le cadre d'une improvisation vidéo menée par le collectif 242.pilots. Le motif graphique de la vidéo est de sélectionner une petite partie de chaque photogramme avant de construire des couches successives à partir de ces fragments en les plaçant les uns au-dessus des autres. L'image qui en résulte s'apparente alors au collage de plusieurs fragments de temps. Dans cette perspective, *Crossings* s'entrevoit comme une décomposition du temps et du mouvement. Le film procède à l'élaboration d'une recomposition graphique dense et multiforme. Si le carrefour est un espace de croisements et de rencontres linéaires, HC Gilje analyse cette interface à travers le séquençage et la discontinuité.

Shiva

2003, 8', Courtesy de l'artiste

Dans la mythologie hindoue, *Shiva* est considéré comme un dieu suprême. Il se caractérise par cinq grandes fonctions : la création, la préservation, la transformation, la dissimulation et la révélation. Il est souvent vénéré sous une forme non figurative. Au terme d'une longue introduction abstraite, le film s'ouvre sur quelques détails du monde réel : un nuage, un visage ou encore un bâtiment. Ce trio rappelle la nature, l'homme et la culture. Dans cette vidéo, le paysage urbain apparaît moins comme un objet de culture qu'un dessein du divin. La bande-son, mystique, fait de l'homme une ombre fugace quand l'image le relègue à une sorte d'apparition. Troisième volet d'un tétrptyque vidéo intitulé *Cityscapes*, *Shiva* donne à l'homme le rôle d'architecte dans un monde où la nature devient irrémédiablement culture.

Night for Day

2004, 26', Courtesy de l'artiste

Initialement commandé par le festival "Random System" en Norvège, *Night for Day* est le résultat d'une performance live découpée en 13 parties, comme autant de poèmes vidéographiques. Dans une composition audiovisuelle dense et complexe, les prises de vues montrent à la fois Tokyo et ses habitants. Le film alterne des scènes hétérogènes au moyen d'un montage méticuleux. Il dessine les impressions successives d'une réalité urbaine. Si le style rappelle un genre cinématographique en vogue au début des années 20, les "symphonies urbaines", l'œuvre de HC Gilje force le trait. Les rugissements et les clameurs visuelles de la mégalopole nipponne réactualisent le genre. *Night For Day* est le fruit d'une collaboration entre le vidéaste HC Gilje et le duo musical Jazzkammer. C'est également le quatrième et dernier chapitre d'un tétrptyque vidéo intitulé *Cityscapes*.

Laurent Grasso

Laurent Grasso est un artiste français qui vit et travaille à Paris. La plupart de ses œuvres ont un caractère fantomatique. Il produit des images et des atmosphères qui interrogent notre comportement et qui finissent par saisir l'invisible ou "l'inquiétante étrangeté" du monde.

Projection

2003-2005, 3', Courtesy de l'artiste

Dans les rues de Paris, un travelling arrière semble vouloir échapper à un épais nuage de fumée qui suit la caméra. L'image n'est pas sans rappeler celles qui furent diffusées sur tous les écrans de télévision pendant les attentats du 11 septembre 2001. On y voyait un lourd nuage de débris se propager sur une avenue grisâtre tandis que des journalistes, des pompiers et quelques passants tentaient de se mettre à l'abri. *Projection* actualise le sentiment de panique urbaine : la destruction et le drame se matérialisent sous la forme d'une ombre opaque et difficilement identifiable. Le film projette une menace mystérieuse, à l'image d'un fantôme, qui contamine mètre après mètre les rues et les habitations. Derrière le voile, la ville disparaît progressivement. Le film renvoie aux formes des conflits contemporains qui, des champs de bataille traditionnels sont passés aux scènes civiles de chaos urbain, causées par exemple par des actes terroristes.

Haroon Gunn-Salie

Basé sur le dialogue et l'échange, les travaux de Haroon Gunn-Salie prennent plusieurs formes. De la vidéo aux installations, Gunn-Salie traduit les histoires orales des communautés en médiums artistiques.

Zonnebloem Renamed

2013, 1'13", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Goodman, Johannesburg (Afrique du Sud)

La nuit le long des routes du Cap, deux individus remplacent à l'aide d'autocollants les noms du quartier Zonnebloem par "District Six" sur plusieurs panneaux indicateurs. À l'origine, cet arrondissement prend le nom de District Six car il était, en 1867, le sixième district municipal de la ville. Dans ce quartier populaire, les habitants sont ethniquement et socialement hétérogènes (anciens esclaves, Malais du Cap, artisans, marchands, nouveaux immigrants). En 1968, en application du Group Areas Act, le District Six est décrété zone de résidence pour Blancs seulement. De 1966 à 1982, plus de 60 000 habitants de couleur sont déplacés vers les "Cape Flats" tandis que le quartier est démantelé puis rebaptisé "Zonnebloem" en 1970. En 2011, Haroon Gunn-Salie mène une collaboration intitulé *WITNESS* avec les résidents du quartier. Ensemble, ils demandent réparation contre les expulsions. *Zonnebloem Renamed* s'inscrit dans le registre de l'art transgressif comme manière d'évoquer l'Histoire. Le film est une tentative esthétique et sociale de changer l'héritage colonial et de l'apartheid qui est encore dans les mémoires au Cap et en Afrique du Sud.

Simon Gush

Simon Gush est sud-africain, il considère ses vidéos comme des essais cinématographiques où il mêle images et remarques. Ce médium lui permet d'entreprendre une réflexion sur le travail, la productivité et l'organisation de la société.

Without light

2016, 11'09", Courtesy de l'artiste et de la Galerie STEVENSON, Le Cap (Afrique du Sud)

Depuis sa fenêtre, dans la nuit noire, Simon Gush filme les immeubles et leurs alentours. Il entame un essai poétique sur l'obscurité et la lumière artificielle; une réflexion qui s'étend à nos rythmes quotidiens, aux horaires de travail et de repos, à ce qui de jour reste invisible et, dès que le soleil se couche, s'allume et devient un repère dans la ville endormie. Cette vie nocturne apparaît comme en négatif de la journée. Les sources lumineuses contrastent avec l'architecture éteinte; elles témoignent d'une activité qui pour certains habitants ne cesse jamais.

Yang Ah Ham

Au travers de ses œuvres, Yang Ah Ham aborde les préoccupations sociales qui affectent les populations locales et mondiales dans un contexte de relation complexe entre les nations.

Tourism in Communism

2005, 6'41" (anglais), Courtesy de l'artiste

Jusqu'au début des années 2000, le mont Kumgang, en Corée du Nord, était ouvert aux touristes sud-coréens. Aujourd'hui encore, dans l'imaginaire collectif, la chaîne de montagnes symbolise l'unification du pays. Le groupe Hyundai y développait un site touristique en partenariat avec la République populaire. Dans *Tourism in Communism*, la réalisatrice fait la rencontre d'un conducteur de calèche exubérant qui relate avec enthousiasme l'histoire de son cheval et vante les bienfaits du système auquel il appartient. Ce voyage idyllique contraste avec l'obscurité et les affiches de propagande qui commandent aux promeneurs de suivre les préceptes du grand leader Kim Il-sung. Par nombre d'aspects, le film traduit l'irréalisme présent dans cette enclave, déconnectée de ce qu'est la vie quotidienne du Nord.

Taro Izumi

Taro Izumi est un artiste de la jeune génération japonaise. Il met en place un langage teinté d'humour et d'absurde qui génère des situations, expériences ou juxtapositions. Sonores, visuelles ou objectives, ces interventions loufoques et cocasses jouent avec le quotidien.

The Upper Eyelid

2014, 54'45", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, Paris (France)

Dans cette performance intitulée *The Upper Eyelid* (la paupière supérieure), l'artiste s'est approprié le masque félin, communément utilisé sur les réseaux sociaux. Affublé de ce masque, il se tient debout face à la caméra ; devant des chantiers, dans des parcs, dans des galeries commerçantes, dans une impasse ou au milieu d'une place. L'espace sonore est silencieux mais il semble que lorsque l'artiste ouvre la bouche, il rugisse à la façon d'un animal. En fait, il synchronise ses mouvements avec l'activité sonore ambiante. Ce sont les sons de la ville qui s'échappent de sa bouche. Ces sonorités ont des intensités plus ou moins fortes mais contrastent avec le silence de l'animal au repos. On néglige souvent la puissance et la saturation des bruits urbains, qui rendent l'atmosphère parfois assourdissante, mais qui ne laissent jamais percevoir le calme total.

Francesco Jodice

Francesco Jodice est un photographe et réalisateur italien. Son regard photographique et cinématographique se pose sur les transformations et les mutations sociales contemporaines, en mettant l'emphase sur l'anthropologie urbaine.

Dubai Citytellers

2011, 58', Courtesy de l'artiste et de la Galerie Michela Rizzo, Venise (Italie)

Dubaï est une ville qui, selon les points de vue, relève du rêve ou du cauchemar. Un lieu hors norme où il est possible d'ériger une Tour Eiffel plus grande qu'à Paris, où l'on peut faire du ski sous 50 degrés parmi des milliers de buildings, où tous les désirs deviennent réalité. Ce rêve a pour prix l'esclavage des ouvriers et des travailleurs qui sont les petites mains de grands investisseurs et construisent cette ville sortie du désert. Francesco Jodice filme cette cité paradoxale dont la croissance et la prospérité est basée sur ses contradictions : liberté et exploitation. En reprenant les codes du documentaire, il donne la parole à de riches émirs et à des employés immigrés ; deux visions d'un même endroit entre lesquelles l'écart est abyssal.

Alejandro Jodorowsky

Alejandro Jodorowsky est un artiste franco-chilien, principalement connu pour son activité de réalisateur et de scénariste, il est aussi poète, acteur, et il organise des performances. Son rapport à la réalité est souvent teinté d'imaginaire et de fantastique.

La marcha de las Cavaleras

2011, 3'41", Courtesy de l'artiste

La marcha de las Calaveras (la marche des cadavres) est une manifestation organisée en 2011 dans la ville de Mexico par le réalisateur chilien Alejandro Jodorowsky. Il a invité la population mexicaine à se rassembler en hommage aux milliers de victimes du trafic de drogue, qui disparaissent chaque année et qui sont laissées sans sépultures. Jodorowsky s'approprie la tradition du Jour des morts que les mexicains célèbrent à la Toussaint en défilant joyeusement dans les rues du pays en hommage à leurs défunts. Il propose un cortège solennel plus sombre ; il est impossible de faire le deuil en l'absence de funérailles. La *Llorona*, chanson mythique de Chavela Vargas accompagne la tristesse ; elle raconte la légende d'une femme morte qui aurait hanté les villages et dont on aurait entendu les sanglots toutes les nuits.

Valérie Jouve

Les travaux filmiques de Valérie Jouve sont fondés sur l'alchimie entre les corps et l'espace, l'humain et le paysage urbain. Donnant à voir des personnages en mouvement et des architectures, ils interrogent la présence du corps dans la ville et les manières d'habiter l'espace.

TIME IS WORKING AROUND ROTTERDAM

2006, 25', Courtesy de l'artiste et de l'Association Light Cone, Paris (France)

Ce film a été commissionné par l'Atelier HSL dans le cadre de l'ouverture de la "HSL South", première ligne pour train à haute vitesse aux Pays-Bas. Elle relie Rotterdam et Amsterdam, mais aussi le réseau ferroviaire belge et Paris. Pour Valérie Jouve, ces bouleversements liés à notre mobilité modifient notre perception des paysages, en particulier architecturaux. Une nouvelle grammaire faite de passages, d'éclipses, d'apparitions et de disparitions se déploie. Le film traite de temporalités diverses, des rythmes et des vitesses de la vie quotidienne. Sous la forme d'un "rail movie", le travail de l'artiste découpe et recoupe la géométrie des villes, du centre-ville aux zones industrielles. Cette composition visuelle, parfois chorégraphique, s'organise autour des divers moyens de locomotion que sont la voiture, le bateau, le tram ou le train. Au fur et à mesure que le film approche de son dénouement, le tempo s'intensifie, l'enchevêtrement des différentes vitesses s'accentue, accompagné par la musique de Philippe Cam.

Šejla Kamerić

Šejla Kamerić est née à Sarajevo, en Bosnie-Herzégovine. Fortement marquée par la guerre de Bosnie-Herzégovine, son esthétique prend pour point de départ la mémoire de ce conflit et ses expériences personnelles afin de construire un discours sur les déplacements, les crises politiques et la discrimination.

Dream House

2002, 11'36", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Tanja Wagner, Berlin (Allemagne)

Dream House est une allégorie des déplacements et des migrations auxquels sont soumis une grande partie de la population mondiale. Sur une plage, à l'orée d'un bois ou à l'entrée d'une ville, une construction précaire de réfugiés de Sarajevo semble faire le tour du monde. Les paysages dans lequel elle s'insère paraissent l'accueillir. Pourtant elle est sans cesse forcée de changer d'endroit, de s'implanter dans un autre environnement, et de tout recommencer.

Peterson Kamwathi

Peterson Kamwathi est un artiste kenyan, il vit et travaille à Nairobi. Ses œuvres utilisent l'héritage des modes de représentation figuratifs kenyans tout en s'en distanciant. En utilisant diverses techniques — l'aquarelle, le collage, le fusain, le pastel, mais aussi l'animation vidéo — il propose une vision poétique de préoccupations politiques, sociales et contemporaines.

Untitled

2012, 2'04", Réalisé dans le cadre de Puma Films4Peace, Courtesy de l'artiste

Dans ce film d'animation pour lequel Peterson Kamwathi a dessiné des silhouettes aux épais contours noirs, il est question de l'attente et de son rapport à la quiétude. Ce temps en suspension est ici symbolisé par les files d'attente et les queues que l'artiste considère comme un symbole économique, social et politique de notre société. Un homme profite de ce moment d'inaction pour lire un journal, des passants s'ajoutent à une queue derrière d'autres personnes, elles aussi pressées. Ces moments de latence du corps génèrent parfois des situations de tension entre les individus qui se sentent opprésés par les mouvements du groupe ou gênés par une telle promiscuité. D'autres en profitent pour s'isoler et trouver un havre de calme, même au sein de cet environnement chaotique.

Polina Kanis

Polina Kanis est une artiste russe, elle vit et travaille à Moscou. Son travail mêle vidéo et performance qu'elle utilise pour élaborer une réflexion critique sur une certaine uniformisation de la société et des relations intersubjectives.

Polina Kanis

Workout

2011, 11'40", Courtesy de l'artiste

Un groupe de personnes âgées participe à une séance de fitness dans un parc de Moscou. La jeune femme qui les coache et les accompagne dans leurs mouvements scande un dynamique mais autoritaire : "Une, deux, une, deux, et on respire...". Certains ont du mal à suivre le rythme ou à coordonner leurs gestes alors que la cadence s'accélère. L'échauffement terminé, il s'agit maintenant de faire l'exercice principal, qui ressemble étrangement à un exercice militaire. Dans la vidéo, Polina Kanis joue la coach. Elle fait état de la tendance actuelle des cours d'aérobic dans les jardins publics. Elle transforme ce rituel en une pratique autoritaire qui rappelle l'esthétique des sports dans les régimes totalitaires.

Polina Kanis

Flo Kasearu

Flo Kasearu est une artiste estonienne, vivant à Tallinn. Elle utilise entre autres la vidéo comme un moyen de confronter une vision poétique aux situations sociales, politiques et économiques.

Flo Kasearu

ESC

2010, 14', Courtesy de l'artiste et de la Galerie Temnikova & Kasela, Tallinn (Estonie)

L'artiste nous propose un long travelling nocturne dans Tallinn alors que l'administration de la ville a instauré les "Dark Hours" (les heures sombres) et a pris la décision de ne plus éclairer les rues la nuit. La caméra suit la course d'un cheval sauvage galopant aux côtés d'une imposante berline noire digne de films d'espionnage. Ces deux figures antagoniques — l'une de la liberté, l'autre de la violence masculine prégnante dans la culture urbaine — effectuent ensemble un trajet dans un Tallinn éteint. Comme s'il n'était en fait que l'ombre de la voiture, le cheval éclaire les murs de la ville en projetant sa forme lumineuse sur leurs surfaces. Filmés dans les heures les plus obscures, ces "cavaliers" semblent chercher à fuir ensemble.

Flo Kasearu

Uprising

2015, 4', Courtesy de l'artiste et de la Galerie Temnikova & Kasela, Tallinn (Estonie)

Un jeu poétique de contrastes s'opère dans la série *Uprising*. Celle ci est composée d'un film, de sculptures, de dessins et de photographies. Flo Kasearu utilise le motif des avions de papiers pour réfléchir à la situation militaire de l'Europe de l'Est. Deux hommes juchés sur le toit d'une maison d'un quartier industriel en découpent et en plient la couverture métallique pour réaliser, avec une surprenante facilité, des formes similaires aux avions enfantins, mais qui rappellent aussi des appareils de chasse. Comme l'espace aérien pour lequel ils sont destinés, ces pliages se chargent d'un double sens : ils sont les armes d'un pouvoir militaire en guerre mais incarnent également une possibilité d'évasion. Dans les dessins de la série, Kasearu rêve que tous les toits du quartier puissent avoir la même destinée poétique.

Leopold Kessler

Leopold Kessler est un artiste allemand qui vit et travaille à Vienne. La majeure partie de son travail se concentre sur l'espace public, explorant la topographie des villes et des règles qui régissent l'espace urbain.

Leopold Kessler

Import Unauthorized Intervention

Vienna/Budapest

2006, 15'43", Courtesy de l'artiste

Sur les quais de la gare principale de Vienne, un homme attend à hauteur du repère numéro 7 l'arrivée du train en provenance de Budapest. Une fois le train à l'arrêt, le jeune homme s'en approche et décolle un paquet de cigarettes fixé clandestinement au niveau des suspensions, non loin des roues. Il ouvre le paquet et en fume une avant de s'en aller. Sept jours de suite, il réitère cet acte de contrebande à la même heure de l'après-midi. A la fin du film, on voit, dans la gare de Budapest, une femme coller un paquet de cigarettes sur un wagon. Issu d'une série intitulé *Unauthorized Intervention*, le film explore des actes non autorisés et illégaux. Il resitue l'importance d'actions illicites et mineures — il ne s'agit pas ici, à proprement dit, de contrebande dans la mesure où la marchandise échangée se chiffre à un seul paquet. L'artiste présente ces petites transgressions dans la réalité quotidienne, à la manière d'un micro happening plus didactique que malfaisant.

Leopold Kessler

Kolkoz

Kolkoz est un collectif formé de Samuel Boutruche et Benjamin Moreau. Ils vivent et travaillent à Paris. Les deux artistes explorent l'interstice entre le réel et le virtuel, notamment tel qu'il a pu être esthétiquement développé par les jeux vidéos. Leurs travaux sont à la fois simples et complexes, résolument ambivalents.

Kolkoz

Film de vacances, Miami

2006, 7'16", Courtesy des artistes

Film de vacances, Miami est le journal filmé d'un voyage entre amis à Miami. Les images initiales ont été restituées en images de synthèse rudimentaires. Le résultat évoque un rendu d'animation de vieux jeu vidéo 3D ou, éventuellement, une version intermédiaire d'un film d'animation au moment où l'équipe technique ne traite que le déplacement et le mouvement des polygones sans que ceux-ci n'aient été finalisés. L'image est ainsi réinterprétée, simulée et simplifiée à l'extrême : paysages, personnages et objets. Le mouvement saccadé de la caméra est recréé artificiellement. Du croisement de l'amateurisme et du professionnalisme émerge l'étrangeté de ce film, son humour et sa poésie. Seul le son a été gardé de ces scènes en apparence frivoles.

Kolkoz

Film de vacances, Hong Kong 2002-2006

2006, 4'06", Courtesy des artistes

Issu de la série *Film de vacances*, ce voyage à Hong Kong en respecte l'ensemble des caractéristiques. La vidéo a été entièrement modélisée en images de synthèse 3D dans leurs formes élémentaires. On y découvre la mégalopole chinoise, ses hauts gratte-ciels, ses tunnels, ses artères vibrantes ainsi que les amis des artistes. Tous nous apparaissent schématiques, cubiques, en forme de polygones et, pourtant, dotés d'une grande précision dans les mouvements, d'une expression humaine qui contraste avec l'idée de programme informatique. C'est un étonnant rapprochement entre la technicité des images numériques et la banalité des films amateurs qui traverse ces images prises à l'autre bout du monde. Il s'agit d'un film de vacances à double titre : un voyage dans une ville lointaine et un aller-retour entre le monde des ordinateurs et la réalité.

Romain Kronenberg

Romain Kronenberg est un artiste français. Il est réalisateur, compositeur et plasticien. Cette pluridisciplinarité donne lieu à des travaux sensibles et subtils qui tentent de comprendre le contemporain comme un "monde en plein changement de paradigme".

Romain Kronenberg

Heliopolis

2015, 30'31", Courtesy de l'artiste

Dans une ville en chantier, au milieu d'une région aride et désertique, quatre jeunes hommes se retrouvent sur l'un des plateaux vide d'un immeuble en construction. Ils fument, mangent, discutent, mais surtout ils lisent un texte ensemble, à haute voix, comme s'ils répétaient un rôle. Dans ces bribes de dialogues, on découvre le récit du mythe d'une cité imaginaire : Heliopolis, une ville où se réfugient des communautés forcées à cohabiter sans jamais plus pouvoir la quitter. On sent une tension dans cette ville en suspension malgré les rêves et les désirs de ses habitants. Les mots lus par les hommes résonnent étrangement avec les confrontations entre les Turcs et les Kurdes à Mardin, en Turquie, à la frontière avec la Syrie où ces images ont été tournées. Ce conte apparaît comme une allégorie de leur condition.

Romain Kronenberg

Kelvin Kyung Kun Park

Kelvin Kyung Kun Park est un artiste coréen. Ses installations, photographies et vidéos traitent de la modernisation, de l'industrialisation et des transformations de la société coréenne.

Kelvin Kyung Kun Park

Cheonggyecheon Medley

2010, 79', Courtesy de l'artiste et de la Galerie Choi & Lager, Cologne (Allemagne)

Kelvin Kyung Kun Park documente le quartier de Cheonggyecheon, à Séoul. Celui-ci concentre l'activité métallurgique de la ville. On accède par d'étroites allées aux ateliers, à l'aspect délabré, débordant de machines et d'outils. L'artiste lit en voix off une une lettre à son grand-père qui avait dirigé une usine au Japon avant de venir s'installer dans un de ces petits ateliers. Park raconte aussi un cauchemar persistant où le chaos laisse un goût de métal dans sa bouche. Cette correspondance avec un absent fait l'objet d'une documentation des pratiques liées au métal, de sa production manufacturée, de ses usages militaires, du quotidien des artisans, de leurs difficultés économiques et de leur précarité. *Cheonggyecheon Medley* mêle images d'archive, contes, documentaires et réalité et fait le portrait d'un quartier en train de disparaître. Cheonggyecheon s'est industrialisé après que sa rivière ait été recouverte par une autoroute. Dernièrement, cette infrastructure a été détruite et la rivière remise en eau afin d'aménager une promenade sur les berges. Les ouvriers sont relocalisés dans une tour.



Mohammed Laouli

Mohammed Laouli vit et travaille entre Marseille et Rabat, au Maroc. Ayant étudié la philosophie, son travail poétise les phénomènes sociaux sans jamais chercher à émettre de jugements de valeur.

Everything is sacred

2013, 1'39", Courtesy de l'artiste

Un cheval gris, ailé semblant déchu, est attaché par ses sabots avant à un tonneau au milieu d'un terrain vague dans un quartier pauvre de Rabat. Si ces ailes rappellent Pégase et la liberté, ses mouvements sont limités et il ne peut que tourner en rond autour du baril. La souffrance de l'animal, malgré sa triste beauté, ne semble provoquer que l'indifférence ou l'exaspération chez les habitants. Laouli crée une métaphore de la relation entre ces quartiers défavorisés et le reste du monde.

Florence Lazar

Florence Lazar est une artiste française. Dans ses travaux, elle s'est beaucoup intéressée à la situation de l'Ex-Yougoslavie avant d'étendre ses réflexions aux minorités et à leur place dans la société.

La prière

2008, 22'50", Courtesy de l'artiste

Dans une petite rue pavée de Paris, en pleine journée, des hommes étendent sur la chaussée des tapis orientaux, jusqu'à la recouvrir entièrement. La foule se fait plus dense à mesure que d'autres les rejoignent. Une fois le sol tapissé, ils se déchaussent, se placent en lignes et commencent à se recueillir, à prier. Faute de place dans les mosquées parisiennes, des fidèles musulmans pratiquent la prière au sein de l'espace public. Un plan séquence de vingt minutes filme l'action de manière frontale, de l'installation du rituel à son rangement. Traditionnellement, les croyants se placent en lignes, tous dans la même direction. Ils se retrouvent ici comme épiés par le regard étranger de la caméra et par les quelques passants qui longent la scène sur le trottoir.

Mathilde Lefort

Mathilde Lefort est une jeune artiste plasticienne basée à Paris. Les notions de territoire et de cartographie lui permettent d'interroger les conflits militaires et la guerre mais également leurs modes de représentation.

Black Sites

2017, 6'45", Courtesy de l'artiste

En utilisant Google Earth (un logiciel tout d'abord créé pour son usage militaire), Mathilde Lefort a repéré les "Black Sites", les centres d'incarcération et de torture du régime de Bachar Al Assad. Cette vidéo est une investigation topographique des geôles du gouvernement syrien ; une fois localisées, elles sont marquées par un aplat noir et la forme de leur architecture transformée en une figure géométrique. Parfois en plein désert, mais le plus souvent au sein de la ville. Leur implantation au cœur du contexte urbain souligne la violence du pays. Pendant cette navigation virtuelle, on entend l'atmosphère sonore de chaque espace au-dessus duquel on se trouve. Lorsqu'une prison est "reconnue", un bruit métallique glaçant et quelques cris s'échappent brièvement.

Liu Yefu

Liu Yefu est un artiste chinois qui vit et travaille entre New York et Pékin. Son œuvre est composée d'installations et de vidéos dans lesquelles il détourne les images marchandes et de mass media.

Ralph Rockefeller Jr.

2015, 41'47", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Magician Space, Pékin (Chine)

Muni d'une caméra et d'une perche à selfie, Liu Yefu traverse Central Park en trotinant. Cette course en solitaire s'achève brutalement lorsque l'artiste, à côté d'un arbre, monte sur une chaise, se passe une corde autour du cou et saute. En guise d'ultime mention, le sigle inversé de la marque Nike et le titre du film, *Ralph Rockefeller Jr.*, apparaissent. Il est probable, mais incertain, que ce patronyme renvoie à un membre de l'illustre et riche famille américaine Rockefeller. Toutefois, cette vidéo est clairement construite comme un pastiche des films publicitaires de la marque de sport et de son slogan iconique "Just do it". La longue et difficile séquence de trot vient contredire l'image de l'athlète professionnel très souvent utilisée pour promouvoir l'équipementier américain. De toute évidence, Liu Yefu ne se donne jamais à voir comme un grand sportif ; la tenue qu'il porte évoque davantage celle du cadre moyen. Loin, donc, des richesses et d'un certain idéal sportif que la société de consommation promeut. Toutes ces nuances viennent illustrer un décalage entre le monde des élites, celui des images marchandes et celui du commun des mortels.

Zhenchen Liu

Zhenchen Liu est un artiste chinois qui vit entre Paris et Shanghai. Par l'utilisation d'images en mouvement et d'installations vidéos, il développe une pratique réflexive autour des villes modernes, des phénomènes d'urbanisation et de la mondialisation.

Shanghai express

2005, 6', Courtesy de l'artiste

Zhenchen Liu filme un jour entier la ville de Shanghai depuis le 56^{ème} étage d'un immeuble d'habitation qui surplombe le fleuve Huangpu. Dans ce time lapse on distingue à peine les buildings tant le brouillard est épais. Apparaît ensuite, en avance rapide, une ville en ébullition. On voit les va-et-vient des bateaux sur le fleuve, une pelleteuse de chantier, des voitures, des grues : une constante activité urbaine. A la fin de la journée, la caméra effectue un panoramique pour filmer l'intérieur de l'appartement. Elle cadre un aquarium et quelques poissons dont la lenteur contraste avec le rythme effréné de la ville.

Shanghai Shanghai

2006, 12', Courtesy de l'artiste

Des images de synthèse d'un Shanghai idéal, imaginaire et prospère, contrastent avec des vues documentaires d'un Shanghai détruit, sous les décombres, d'une extrême misère. Ces deux registres témoignent d'une distance démesurée entre la ville imaginée et la ville réelle et sont entrecoupées par un troisième type d'images, plus poétiques et oniriques, qui laissent entrevoir un autre destin pour cette ville en mutation.

Under construction

2007, 10', Courtesy de l'artiste

Under construction est un film d'animation qui mêle des images en deux et trois dimensions. Tel un fantôme qui survolerait les décombres d'une ville en ruine, la caméra nous fait passer parmi les maisons détruites, les amas de gravats. Les urbanistes ont décidé de raser un vieux quartier de Shanghai. Des centaines d'habitants, pour la plupart aux faibles revenus, ont été expulsés. Lors de ce parcours, quelques personnages apparaissent comme des ombres d'un temps où le quartier était encore en activité ; certains parlent de l'extrême violence de leurs expulsions.

Avenue du peuple

2012, 4'30", Courtesy de l'artiste

En 1989, une importante contestation d'étudiants, d'intellectuels et d'ouvriers, rassemble des milliers de Chinois autour de la place Tian'anmen, à Pékin. Les manifestants réclament des réformes politiques et démocratiques et dénoncent la corruption. Après deux mois d'occupation, le gouvernement décide de mettre fin à la manifestation le 4 juin 1989. La répression fera des centaines ou des milliers de morts, selon les sources. Cet événement a été peu documenté, mais parmi les images emblématiques, l'une montre des amas de corps et de bicyclettes après le passage d'un char. Un 4 juin, à la mémoire de ces événements, Zhenchen Liu enfourche sa bicyclette, fixe sur la roue une caméra et fait le tour de la place du peuple, à Shanghai. La prise de vue en constante rotation fait perdre tous les repères du spectateur et le place dans une sensation de sens dessus dessous.

Ici, là-bas

2014, 9', Courtesy de l'artiste

Zhenchen Liu vit depuis plus de 10 ans en Europe. Depuis son départ de Chine, une étrange sensation l'habite : penser quand il est en Europe que sa vie en Chine n'est qu'un rêve, et à l'inverse, lorsqu'il est en Chine, sentir que sa vie en Europe relève du songe. Une perte de repère entre un ici où l'on est et un là-bas où l'on n'est plus ; et qui ne peuvent jamais être simultanés. Zhenchen Liu outrepassa cette impossibilité d'être à la fois dans l'espace dans lequel il se trouve et dans l'espace où il a été en juxtaposant des images d'un ici et celles d'un là-bas pour n'en créer plus qu'une, troublée par les souvenirs et la mémoire.

Pablo Lobato

Pablo Lobato est un artiste brésilien. Son rapport photographique et cinématographique à la réalité est sensoriel et tactile.

Corda

2014, 6'44", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Bendana-Pinel Art Contemporain, Paris (France)

Círio de Nazaré est l'une des plus grandes processions catholiques du monde. Chaque année, deux millions de croyants défilent avec une statue de la vierge dans les rues de Belem, au Brésil. Les pèlerins se pressent et s'entassent pour avoir le privilège de tirer la corde tractant la sainte statue. Certains dévots vont même jusqu'à couper la corde, pourtant épaisse, afin d'en garder une relique. *Corda* documente cet évènement, sans montrer le rituel religieux, mais en mettant l'emphase sur la tension de la foule et la pression des corps qui avancent, pieds nus, piétinent et suent. Toutes les forces orbitent autour de cette corde qu'on ne voit jamais.

Jumana Manna

Jumana Manna est une artiste d'origine palestinienne, née aux Etats-Unis. Ses sculptures et ses films témoignent d'un intérêt pour l'identité et les récits de la culture populaire.

Blessed Blessed Oblivion

2010, 22'30" (anglais), Courtesy de l'artiste et de la Galerie CRG, New York (États-Unis)

En s'inspirant du court métrage de Kenneth Anger, *Scorpio Rising* (1963), Jumana Manna dresse un portrait de l'univers masculin et parfois "mal famé" de Jérusalem-Est. Elle filme de près les muscles et les mouvements des bodybuilders en plein entraînement, les gestes des mécaniciens et leurs garages aux mille pièces chromées, les barbiers qui rasant de près leurs clients. Ces hommes évoquent, hors caméra, leurs relations avec les femmes, ou leurs "combines". La voix de la réalisatrice est la seule présence féminine dans ce monde masculin.

Teresa Margolles

Teresa Margolles est mexicaine, elle vit et travaille à Mexico. Médecin légiste de formation, son travail à la morgue est le point de départ de sa pratique artistique qui dénonce les conséquences d'une violence contemporaine.

¿Por qué van corriendo esas putas ?

2012, 18'01", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Mor Charpentier, Paris (France)

La ville de Juarez, au Mexique, voit depuis les années 90 se multiplier les meurtres et les massacres de femmes, liés à la corruption, au trafic de drogue et à la prostitution. Pour son film *¿Por qué van corriendo esas putas ?* (Pourquoi ces prostituées courent-elles ?) Margolles s'est installée dans sa voiture pour filmer des scènes nocturnes d'un quartier : un couple à la sortie d'une boîte de nuit, des fast-foods et un chariot de cuisine de rue. Il ne se passe rien d'anormal ni d'inquiétant. Jusqu'à ce que passent brièvement à l'écran des prostituées qui courent après une voiture. Une semaine plus tard, Margolles apprend qu'un massacre a eu lieu cette nuit là, à l'endroit où elle se trouvait. Ces enregistrements deviennent alors des preuves d'un événement dont elle a été témoin sans le savoir.

La Huella

2015, 12'40", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Mor Charpentier, Paris (France)

Teresa Margolles s'est rendu à Staten Island (New York). Elle a filmé l'endroit où Eric Garner un Noir américain a été arrêté et étranglé à mort par des officiers de police. *La Huella* (la trace) est une performance où elle invite des proches de Garner à parcourir cette rue à reculons et à traîner un drap blanc sur le sol. Comme un linceul, le tissu s'imprègne des traces du trottoir sur lequel les violences ont eu lieu et, métaphoriquement, celles du corps qui y a perdu la vie. Cette action est un cri silencieux qui dénonce les injustices raciales et les violences commises par la police aux Etats-Unis.

Angelika Markul

Angelika Markul est une artiste d'origine polonaise. Ses oeuvres sont des invitations à la découverte et à la contemplation d'espaces imaginaires ou réels, pour beaucoup disparus, qu'elle ancre dans une poétique de la mémoire.

Welcome to Fukushima

2014, 3'13", Courtesy de l'artiste

Angelika Markul s'est rendue au Japon deux ans après le tsunami de 2011. Dans *Welcome to Fukushima*, l'écran est coupé en deux, deux scènes en noir et blanc se déroulent en parallèle. L'une consiste en un diaporama de photographies des désastres de la catastrophe qui ravagea la ville de Fukushima et le Japon en 2011 ; l'autre en un paysage qui défile, un travelling qui témoigne de ce qui reste après la calamité. La succession rapide des images des ruines du cataclysme contraste avec la lenteur du paysage de l'après. Il se crée une distance abyssale entre la permanence de ce qui est encore là et les ruines de ce qui n'est plus. Un sentiment d'effroi nous saisit, tout ce que l'homme a construit peut aussi être détruit en un instant.

Randa Maroufi

Randa Maroufi est née en 1987 à Casablanca, au Maroc. Sa pratique, aux médiums variés (photographies, installations, vidéos, performances) questionne la mise en scène des corps dans l'espace privé et public.

THE PARK

2015, 14', Courtesy de l'artiste

Randa Maroufi filme un parc d'attractions de Casablanca laissé à l'abandon. Le temps semble s'être arrêté loin de la ville en ébullition sociale, politique et militaire. Les longs plans-séquences de ce film montrent des groupes de jeunes gens immobiles, comme s'ils avaient été transformés en statues dans des scènes de leur quotidien. Le spectateur attend que le sort qui les a figé soit levé, que la vie reprenne son cours. Pourtant rien ne se passe. Seul des bribes de radio et de conversations mêlées aux bruits de la ville indique que le temps continue à s'écouler. Des commentaires extraits de reportages sur les réseaux sociaux et leur impact sur la société alternent avec des fragments de discussions qui pourraient être celle des personnages immobiles. *THE PARK* propose le portrait d'une jeunesse en latence, piégée par ses moyens de communication.

Tahmineh Monzavi

Tahmineh Monzavi est une photographe et réalisatrice iranienne. Elle s'intéresse aux contradictions sociales et morales qui habitent les individus, et en particulier la jeunesse de son pays.

all about me, Nicknamed "Crown Give" n°2

2015, 2'31", Courtesy de l'artiste

Dans les rues de Téhéran, des femmes d'âges variés se succèdent à l'écran, une couronne sur la tête. L'air plus ou moins indécis, le regard direct ou fuyant, intriguées ou dubitatives, elles regardent la caméra. La couronne rappelle le diadème de Miss Iran, un concours organisé jusqu'en 1978 et interdit depuis. Tahmineh Monzavi interroge la place de la féminité dans son pays à travers une série de travaux plastiques et vidéos autour de l'ancienne compétition. Le film traite des contradictions de la place de la femme en Iran.

Yolande Moreau

Née en Belgique, Yolande Moreau est comédienne et réalisatrice. Lauréate de trois Césars dont l'un pour le meilleur film. Elle passe de l'autre côté de la caméra en 2004 avec *Quand la mer monte…* Ses films prennent pour décor le Nord de la France ainsi que les destins et les histoires de ses habitants.

Nulle part, en France

2016, 31'15", en collaboration avec Laurent Gaudé
Courtesy de l'artiste et de la chaîne ARTE

Dans le cadre d'une série documentaire produite par ARTE intitulée "Réfugiés", plusieurs cinéastes ont été invités à réaliser des reportages sur cette thématique. Yolande Moreau s'est rendue dans les "jungles" de Calais et à Grande-Synthe, dans le Nord-Pas-de-Calais pour rendre compte de la situation des milliers de migrants qui y vivent, dans l'attente de rejoindre la Grande-Bretagne. *Nulle part, en France* est le constat des conditions précaires de ces réfugiés, de leurs campements de fortune dans la boue, d'une misère qui espère un avenir meilleur à défaut du passé qui les a fait fuir. Un long poème écrit par Laurent Gaudé et lu par Yolande Moreau accompagne les témoignages des habitants des campements ; ensemble, ils disent leur incompréhension d'un tel drame humanitaire, d'une pareille injustice sociale, d'une si grande détresse.

Alban Muja & Yll Çitaku

Alban Muja et Yll Çitaku sont deux artistes kosovars qui ont principalement recours à la vidéo. Influencés par les processus de transformation sociale, politique et économique, ils étudient l'histoire et les thèmes socio-politiques qui façonnent aujourd'hui le Kosovo.

Blue Wall Red Door

2009, 32'44" (anglais), Courtesy des artistes

Depuis l'éclatement de l'ex-Yougoslavie et la guerre du Kosovo, la langue officielle du pays n'a cessé de changer. A Pristina, la quasi totalité des rues ont disparu ou ont été renommées. Une même rue peut avoir jusqu'à cinq noms différents, officiels et officieux. Muja et Çitaku ont souhaité documenter le quotidien d'habitants qui ont particulièrement besoin de se repérer : des conducteurs de taxi, des sapeurs pompiers ou des ambulanciers. L'usage d'un split screen (écran scindé en deux) suggère un sentiment de schizophrénie dans une ville dont les occupants ne connaissent pas le nom des rues.

Ciprian Muresan

Ciprian Muresan est un artiste roumain. Sa pratique mêle photographie, dessin, vidéo, film d'animation, sculpture et installation. La société roumaine contemporaine et l'impact du post-communisme sont une source d'inspiration. Il revisite les classiques de l'histoire de l'art ou de la culture populaire.

Untitled

2007, 1', Courtesy de l'artiste et de la Galerie Éric Hussenot, Paris (France)

Dans cette courte vidéo d'animation, l'artiste a décomposé et dessiné le geste d'un homme qui fouille dans une poubelle. Pour produire cette vidéo qui dure moins d'une minute, il a fallu réaliser beaucoup de dessins afin que le mouvement soit fluide. Un grand nombre de personnes sont forcées de fouiller les poubelles pour manger. Muresan, en présentant ce mouvement dans le contexte de l'art contemporain, invite à repenser les inégalités sociales.

I am protesting against myself

2011, 30', Courtesy de l'artiste et de la Galerie Éric Hussenot, Paris (France)

Une marionnette sort la tête d'une benne à ordure, tenant une pancarte. Le pantin articulé nous invite à participer à la lutte qu'il entame : "rejoignez ma protestation contre moi". Cette manifestation contre soi-même témoigne des craintes d'un homme concernant sa capacité à protester, et questionne également l'impact possible des revendications. Cette plainte fait écho à la situation en Roumanie. La dénonciation devient un long monologue intérieur.

Paulo Nazareth

Paulo Nazareth vit et travaille au Brésil. Ses œuvres questionnent les déplacements, le langage, les inégalités et la mémoire. Ce n'est pas les objets qu'il produit qui constituent des œuvres à part entière mais bien la pratique relationnelle et performative qui les précède. Nazareth aime à qualifier sa pratique "d'art de la conduite".

One Rupee For My Country

2006, 19'28", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Mendes Wood DM, São Paulo (Brésil)

Paulo Nazareth parcourt le monde, à pied, de Belo Horizonte — au Brésil — à Miami, ou de l'Afrique du Sud à Lyon ; une performance marchée qui lui permet de poser des questions d'identité, de nationalité, de classe. Lors d'une résidence qu'il réalise à New Delhi, en Inde, il s'assied en tailleur sur une place publique, comme s'il allait mendier. Il dispose à ses côtés quelques feuilles A4 portant une inscription dont, dans un premier temps, on n'arrive pas à percevoir le message. En quelques minutes, une foule l'encercle, curieuse. Elle l'assaille de questions auxquelles il ne répond que par la négative. En fait, une devinette est inscrite en anglais et en hindi sur les papiers, "What is this ? 100 rupees for whoever guess my country" (Qu'est-ce que c'est que ça ? 100 roupies pour celui qui pourra deviner mon pays). Un défi lancé aux habitants de la ville, pour moins de deux euros, qui interroge les a priori et les préjugés. Aucun parieur ne trouvera la réponse.

Ensaio sobre peixes

2010, 6'22", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Mendes Wood DM, São Paulo (Brésil)

En fin de journée, à Belo Horizonte, au Brésil, un jeune homme — l'artiste — se rend chez le poissonnier pour acheter un gros poisson, entier et avec encore toutes ses écailles. A peine sorti de la boutique, il mord un grand coup dans la tête du poisson et laisse pendre le reste du corps de sa bouche. Nazareth fait le tour du quartier, il attire les regards et suscite l'incompréhension. Cette performance a eu lieu dans le cadre d'un workshop sur les pratiques performatives en milieu urbain. Elle interroge l'usage du corps, son implication politique dans ce type de pratique et l'interaction qui se crée avec les non-initiés.

Oi Ori Buruku

2015, 2'33" (yoruba), Courtesy de l'artiste et de la Galerie Mendes Wood DM, São Paulo (Brésil)

Sur le toit d'un immeuble, un homme fait face à la ville qui s'étend devant lui. Il semble s'adresser à elle en scandant une prière ou une longue plainte. L'homme est nigérien. Il a fui les conflits pour s'installer à São Paulo. Son chant, en Yoruba — la langue des premiers esclaves africains déportés au Brésil — est constitué d'insultes. L'usage du Yoruba rappelle l'esclavage et invite à penser les problèmes migratoires à une échelle historique. *Oi Ori Buruku*, le titre de la vidéo, est une injure qui signifie "mauvaise mentalité". Le mot "Ori", seul, fait référence à l'essence de l'être. La notion d'identité est au cœur des problématiques d'exil, où il faut laisser derrière soi un pays, une culture, des traditions pour s'adapter à un autre mode de vie.

Jamal Nxedlana

Jamal Nxedlana est un artiste plasticien qui vit et travaille à Johannesburg. Il est également fondateur de CUSS, un collectif qui crée des installations répondant aux influences commerciales, culturelles et technologiques qui façonnent la société sud-africaine contemporaine.

Izikhothane

2012, 2'19", Courtesy de l'artiste

Dans les faubourgs de East Rand, en banlieue de Johannesburg, les jeunes Noirs pratiquent *l'izikhothane* ou *ubkhothane*, une danse sud-africaine qui se rapproche des évènements battle et de l'art du spectacle. Les danseurs doivent démontrer devant une foule leur supériorité financière par des actes de gaspillage. Quand, vestes de marque sur le dos, certains brûlent des billets de banque, d'autres se déversent sur les mains une crème anglaise très coûteuse. À partir d'interviews et d'images d'archive, Nxedlana porte un regard singulier sur cette pratique controversée qui embrase la subculture de Johannesburg et de ses environs. En utilisant de manière non conventionnelle les sous-titres, les animations et les couleurs, l'artiste livre une vision esthétique et personnelle d'un événement social et urbain qui rappelle la pratique du Potlatch.

Uriel Orlow

Uriel Orlow est un artiste suisse basé à Londres. Par le biais de médiums divers — la vidéo, la photographie, le dessin et le son — il ravive la mémoire de lieux et de récits qui ont une forte symbolique historique.

Remnants of the Future

2010, 18'16" (anglais), Courtesy de l'artiste et de la Galerie Mor Charpentier, Paris (France)

Des ruines modernes, dans un paysage désolé, présentent les restes d'une initiative de Gorbatchev. Celui-ci, après le tremblement de terre de 1988 qui dévasta la région de Spitak, en Arménie, avait entamé la construction d'habitations pour les victimes du cataclysme. En 1991, après la chute de l'Union Soviétique, ce projet est abandonné et le chantier n'est pas achevé. Mush devient une ville fantôme peuplée de quelques habitants et d'animaux sauvages. Jusqu'à ce que la tranquillité de cette cité déserte soit interrompue par le message d'une "émissaire du futur". Cette messagère n'est autre que la "Femme Phosphorescente" personnage principal de la pièce "Les Bains Publics" de Maïakovski, de 1930. Dans la pièce, elle a été propulsée cent ans dans l'avenir, en 2030, avec une machine à remonter le temps afin d'étudier le communisme du futur. Elle invite dans le film les habitants de Mush à se libérer du capitalisme et à la rejoindre dans un avenir plus égalitaire.

Cécile Paris

Cécile Paris vit et travaille à Paris. Elle produit des œuvres de différentes natures construites dans l'intervalle heureux entre récit d'expérience et moment poétique.

Mon brillant

2009, 5', Courtesy de l'artiste.

Chanson de Renaud Rudloft et Cécile Paris.

Sur les miroirs d'une boule à facettes qu'une jeune fille tient sur ses genoux, les lumières nocturnes de Paris se reflètent. Cette promenade en voiture est accompagnée d'une chanson coécrite par la réalisatrice. C'est la bande-son. Elle raconte l'histoire d'une rupture amoureuse, de l'amère désillusion qui s'en suit. Alors que la ville obscure défile, la jeune fille au regard perdu se laisse bercer par les miroitements du miroir. Rue après rue, virage après virage, cette échappée de "l'amour terni" trouve pour seul refuge les méandres scintillants d'une longue dérive urbaine.

Pierre Pauze

Pierre Pauze vit et travaille à Paris. Son travail interroge l'impact et la place des nouveaux médias dans nos interactions quotidiennes entre individus, dans l'espace urbain et social.

3D Trans

2016, 23'30", Courtesy de l'artiste

Dans le court métrage *3D Trans*, Pierre Pauze développe un road trip dans Paris. Une application s'y propage, des avatars — sortes de coach de vie — "addicts" au sport et au culte du corps, deviennent les mentors d'une population masculine qui s'uniformise. Pauze reprend certains codes des réseaux sociaux, des séries, des téléralités, des documentaires, mais également du registre urbain comme les coachings de rue. Nous découvrons une contre-utopie où la technologie virtuelle devient presque une religion et remplace les rapports sociaux. Une bande sonore entêtante rythme le film, composée de sons issus du monde du sport et des nouveaux médias.

Bondy View

2017, 3'39", Courtesy de l'artiste

Un drone survole un grand ensemble de banlieue. Il s'arrête au dessus d'un groupe de jeunes. A mesure que le drone perd de l'altitude, leur nombre ne cesse d'augmenter. Ils encerclent l'engin aérien qui tente de s'échapper. Il finit sa course au sol, cassé, dévoilant brièvement les visages de ceux qu'il avait observé. Le filtre vert de l'image rappelle des prises de vue militaires à l'infrarouge et ne laisse pas de doute sur la fonction d'espionnage, voire de voyeurisme du drone. Le spectateur ne peut croire à un vol de plaisance, mais bien à une surveillance qui instaure un climat d'hostilité dans le quotidien de la cité. Faire survoler une zone urbaine par un drone est formellement interdit par la loi. Pour réaliser ce film, Pauze a rencontré un rappeur de Bondy. Il a réalisé le clip de celui-ci ; et *Bondy View* en est une sorte de teaser.

Oliver Payne & Nick Relph

Oliver Payne & Nick Relph, tous deux britanniques, collaborent depuis 1999. Ils réalisent des films "pseudo-documentaires" qui traduisent leur intérêt pour l'espace public dans les grandes villes et les interactions sociales qui s'y déroulent.

Driftwood

1999, 56'42", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Herald St, Londres (Royaume-Uni)

Loin des documentaires habituels sur les villes, où l'on vante leur beauté architecturale, leurs monuments ou leurs activités touristiques, les narrateurs de *Driftwood* dépeignent un Londres tout sauf accueillant et chaleureux. Les inégalités y sont renforcées par des constructions dans l'espace public qui rendent la ville inhospitalière. Ces espaces deviennent un terrain de jeu pour les skateborders et sont appropriés par la street culture. Ce film est le premier volet de "The Essential Selection" une trilogie réalisée par le duo d'artistes sur la ville, ses banlieues et leurs environs.

Nira Pereg

Nira Pereg est née en 1969 à Tel Aviv, elle vit et travaille à Jérusalem. Son travail, qu'elle qualifie de "documentaire" problématise le contexte religieux, social, militaire et politique qui régit la société israélienne.

Sabbath 2008

2008, 7'12", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Braverman, Tel Aviv (Israël)

Nira Pereg documente la préparation du Shabbat dans un quartier orthodoxe de Jérusalem. La circulation y est coupée afin de respecter la tradition qui veut qu'on n'utilise pas d'énergie pendant le jour saint. Avec l'accord de la préfecture, des hommes et des enfants installent des barrières temporaires pour interdire toute circulation de véhicule dans le quartier, instaurant une frontière entre le sacré et le profane. Un ballet commence dans les rues de la ville, maintenant divisée en deux parties. Le crissement des barrières qui raclent le sol et le cliquetis des chaînes de métal accompagnent cette danse urbaine. Pereg aime rendre poreuses les frontières du réel et de l'artificiel. Dans cette vidéo, le son ambiant de la ville est remplacé par les seuls bruitages stridents émis par les barricades, symbolisant plus encore la fracture qui s'opère dans le quartier.

Aliyar Rasti

Aliyar Rasti est un plasticien et vidéaste qui vit et travaille à Téhéran. Il a suivi à l'origine une formation d'architecte, ses œuvres sont marquées par des réflexions urbaines et architecturales.

City as Art

2012, 6'31", Courtesy de l'artiste

Au moyen du tilt-shift (procédé de flou artistique) et du timelapse, le cinéaste iranien modifie subsidiairement notre perception de Téhéran qui apparaît comme une maquette ou un plan architectural à échelle réduite. Des plans d'ensemble et des vues aériennes rappellent le manque de recul qui caractérise la position du piéton. A travers ce qui semble être un point de vue omniscient, la ville apparaît claire et limpide tout autant que son mode d'organisation.

Marie Reinert

Marie Reinert est française, elle vit et travaille à Berlin. Sa pratique mêle le dessin, l'installation, la performance et la vidéo. Elle utilise ces médiums dans le but de repérer, analyser et déconstruire les "comportements normatifs de la société et de notre vie quotidienne".

Gare du Nord

2004, 12'16", Courtesy de l'artiste

La caméra nous offre un point de vue zénithal, au-dessus d'un escalier de la Gare du Nord, à Paris. Parmi le tumulte, quelques personnes semblent attendre l'arrivée de quelqu'un et restent immobiles sur les marches, assises ou debout, presque en quinconce. Elles gênent le passage des autres voyageurs, pressés ou distraits, qui dans leur montée ou leur descente sont forcés de dévier leur trajet. Pourtant, malgré leur présence, elles restent invisibles pour ceux qui ne font que passer.

Robin Rhode

Travaillant principalement dans les rues de Johannesburg, Robin Rhode utilise les murs et les trottoirs pour ses interventions comiques et scénarisées. Réalisé au moyen de photographies et vidéos en stop motion, le travail de Rhode explore la culture urbaine et les inégalités socio-économiques.

Untitled, Dream Houses

2005, 1'26", Courtesy de l'artiste et de la Galerie STEVENSON, Le Cap (Afrique du Sud)

Cette vidéo est une courte oeuvre réalisée en stop motion à partir de plusieurs photographies. L'artiste dessine successivement un certain nombre de scènes sur un mur et semble interagir avec elles. Il tente de rattraper au vol des "objets" peints jetés d'en haut, depuis une fenêtre que l'on ne voit pas. La séquence peut être lue comme une bande dessinée ou un drame se déroulant sur un plateau. Une télévision, une table et une chaise chutent à leur tour. L'artiste a bien de la peine à les réceptionner. En conclusion, une voiture tombe et finit par le tuer. Le film reflète le désir de succès et de possession qui habite les jeunes générations urbaines. Jouant avec le trompe-l'œil, Robin Rhode détourne l'espace public et le transforme en un paysage onirique, en scènes de ses narrations personnelles.

Józef Robakowski

Józef Robakowski est un artiste et cinéaste polonais associé au mouvement d'avant-garde des années 60 et 70. Il est l'auteur d'un nombre important de films expérimentaux et son œuvre relève aussi bien de l'art conceptuel que du documentaire.

From my window

1978-1999, 20' (anglais), Courtesy de l'artiste et de la Galerie lokal_30, Varsovie (Pologne)

Pendant plus de vingt ans, l'artiste a filmé depuis les fenêtres de son appartement la vie de son quartier. En voix off, il commente les faits et gestes des habitants dans un style pseudo-documentaire. Il invente une fiction sur le quotidien de ses voisins et leurs habitudes. Le film s'inscrit dans la tradition du journal filmé, où l'habitat personnel devient le théâtre d'une proposition cinématographique. Celle-ci n'a d'autre scénario que celui hasardeux de ce qui se passe dans les alentours. Des vieilles dames font leurs courses, des hommes sortent leurs chiens en fin de journée, des jeunes filles passent à vélo. Ce point de vue surélevé permet également de percevoir les mouvements de foule, défilés et manifestations, et ainsi d'entrevoir les transitions politiques qui transforment les pays de l'Est dans les années 90. En 1998, vingt ans après que Robakowski a commencé ces prises de vues, la construction d'un hôtel de l'autre côté de la place signera la fin de ces chroniques filmées.

The Market

1970, 4'20", Courtesy de l'artiste et de la Galerie lokal_30, Varsovie (Pologne)

The Market, premier film réalisé par Józef Robakowski, est un plan fixe d'une place polonaise, en une vue accélérée. On y voit un marché depuis son ouverture jusqu'à son heure la plus animée. Si le film documente une scène citadine, il s'inscrit également dans le champ du cinéma expérimental. Le médium lui même est considéré. Au cinéma, le sentiment de réel est le produit d'un mécanisme technologique, de 24 images par seconde. Une modification de cette vitesse ou le tournage à une cadence différente, comme c'est le cas dans *The Market* (5 images toutes les deux secondes), provoque un sentiment complètement différent de la réalité. Pour ce film, il permet de souligner les moments où la foule se regroupe et se disperse.

Tracey Rose

En ayant recours à la photographie, la vidéo et l'installation, Tracey Rose explore les stéréotypes culturels imposés aux femmes et aux Africains. Elle place son corps au cœur de son œuvre, comme moyen d'expression et de dénonciation.

San Pedro V: "The Hope I hope"

2005, 5'31", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Dan Gunn, Berlin (Allemagne)

En 2005, Tracey Rose se rend à Jérusalem et aborde la question de la situation politique et du mur qui sépare les territoires israéliens et palestiniens. Presque dénudée, peinte en rose et bas résille, elle incarne le personnage de San Pedro, également présent dans d'autres de ses œuvres (*Ciao Bella*). Devant le mur en béton, Tracey Rose joue l'Hatikva, littéralement l'espoir — ou the hope en anglais — l'hymne national israélien. Tracey Rose surjoue et tire des effets burlesques de son personnage. Cette performance se déroule sous un mirador; nous sommes en zone militarisée et l'action relève de l'insubordination. Sous les coups de vents d'une journée maussade, elle finit par uriner contre le mur. Elle semble marquer son territoire, ce qui prend une signification particulière dans ce contexte. C'est aussi un clin d'œil de l'artiste, qui a le goût des jeux de mots. Urination est phonétiquement proche de "you're a nation".

Die Wit Man

2015, 42'40", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Dan Gunn, Berlin (Allemagne)

Dans les rues de Bruxelles, une femme, l'artiste, scande le nom de Patrice Lumumba, l'une des principales figures de l'indépendance du Congo belge, assassiné en 1961 sous les ordres d'un officier belge et du général Mobutu avec une possible ingérence orchestrée par la CIA. *Die Wit Man* suit le trajet de Tracey Rose depuis le centre d'art contemporain WIELS jusqu'à la tombe de Léopold II, dans la Crypte Royale de l'église Notre-Dame de Laeken. Cette longue performance se pose comme un jugement d'ordre symbolique à l'encontre du roi belge pour ses crimes perpétrés en Afrique tout en soulignant la solitude politique d'un tel effort militant. Autour, les gens passent leur chemin, quelques fois intrigués mais bien souvent indifférents. Le chariot que transporte Tracey Rose est un totem fait de bois et de branches prises dans le parc Duden — construit à l'époque pour la maîtresse de Léopold II. Une usine brûlant le pin industriel remplace aujourd'hui le parc. Le totem est une effigie qui évoque la sépulture de Patrice Lumumba. *Die Wit Man* signifie "l'homme blanc" en afrikaans, la langue des colons, dérivée du néerlandais, de l'Afrique du Sud. Elle est toujours aujourd'hui proche du flamand belge.

S

SAEIO

Pour SAEIO, le graffiti est à la fois un acte formel et une réflexion sur ses propres tenants et aboutissants. En ayant, notamment, recours à la vidéo et aux méthodes d'enregistrement, il déjoue les codes du graffiti pour en effacer les limites, laissant entrevoir une nouvelle approche de la peinture.

Nolens Volens

2014, 8'20", Courtesy de l'artiste

Depuis quelques années, la municipalité de Paris a déclaré la guerre au graffiti et a confié le soin de les effacer à plusieurs sociétés de nettoyage. Le visage de la capitale se transforme peu à peu, les graffitis sont recouverts presque systématiquement par des grands aplats de peinture aux couleurs ternes et aux formes géométriques simples. Elle sont des compositions abstraites involontaires. L'effacement de graffitis évoque l'histoire de l'art moderne tout en étant créé par des "artistes" à leur insu. *Nolens Volens* (qui signifie en latin de gré ou de force) met en scène les artistes, déguisés en agents de nettoyage. Ils recouvrent également des graffitis. Dans ce contexte, leur geste apparaît non pas comme un acte de propreté, mais comme une forme de tag dont le statut d'illégalité paraît incertain.

Larissa Sansour

Née à Jérusalem, Sansour a étudié les beaux-arts à Copenhague, Londres et New York. Son travail interdisciplinaire renvoie à diverses crises politiques qu'elle combine à la science-fiction. Elle a recours à la vidéo, la photographie, l'installation et la sculpture.

Nation Estate

2012, 9'02" (anglais), Courtesy de l'artiste et de la Galerie Lawrie Shabibi, Dubaï (Émirats Arabes Unis)

Le film est une dystopie dans laquelle l'état palestinien a été transféré dans un unique et immense gratte-ciel : le *Nation Estate*. Cette vision futuriste est un clin d'œil aux films de science-fiction. Chaque ville et haut lieu de la Palestine a son propre étage : Ramallah, Gaza, Jérusalem, Bethléem... L'immeuble est luxueux, le film envisage une organisation verticale de l'état palestinien où les voyages interurbains s'effectuent par le biais d'un ascenseur. Les halls de chaque étage mettent l'accent sur des monuments et motifs emblématiques. Non sans une pointe d'ironie, le film décrit un avenir sans conflit mais loin d'être radieux. Les citoyens sont vêtus d'habits uniformisés et les procédures sécuritaires ainsi que les modes de vies rappellent les univers d'œuvres telles que *Blade Runner* ou *1984*. La *Nation Estate* paraît complètement coupée du monde au point qu'on ne saurait dire si elle l'est plus ou moins que l'actuel état palestinien. Le film pointe aussi avec humour une réduction maximale de la surface au sol de la Palestine.

Beat Streuli

L'environnement urbain et ses habitants constituent le thème central du travail de Beat Streuli.

Ni documentaires, ni conceptuelles, les productions de l'artiste développent une esthétique singulière qui peut être décrite comme un "glamour du quotidien".

Downtown Twilight (Dubai)

2015, 17'10", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Bernard Ceysson, Paris (France)

Downtown Twilight (Dubai) est une succession de paysages et de scènes urbaines filmées de la ville éponyme. Le film est muet. La vidéo se présente à cet égard comme le long enchevêtrement d'instants silencieux, là où l'on s'attendrait à entendre le brouhaha de la circulation et des passants. On se laisse aisément aller à l'invention sonore, s'imaginant mentalement ce que dirait tel ou tel homme. Le film produit un effet étrange qui opère entre ce qui est et ce qui devrait être. Le seul langage visible consiste en des enseignes publicitaires qui semblent faire office de discours ou de critique. *Downtown Twilight (Dubai)* s'articule entre interprétation et contemplation, sur le fil aigu de la sémiotique et du songe.

Downtown Twilight (Hong Kong)

2015, 19'12", Courtesy de l'artiste et de la Galerie Bernard Ceysson, Paris (France)

Downtown Twilight (Hong Kong) est un portrait de la mégalopole asiatique aux alentours du quartier Central H.K. Le réalisateur capture une série de détails qui composent ces paysages urbains. Ce peut être une pile de lecteurs DVD dans le coin d'une boutique, un jeune cadre pendant sa pause cigarette etc. Le film est dépourvu de bande-son, à l'instar des autres vidéos issues du cycle *Downtown Twilight*. L'effet qui en résulte, à première vue déconcertant, provoque au fur et à mesure du film un sentiment d'hypnose, comme si nous étions pris dans un flot ininterrompu d'images. Sans aucun repère sonore pour nous ramener à la réalité. Le spectateur contemple une succession d'instants citadins banals : ce qui surgit c'est la singularité des gestes.

Zhou Tao

Depuis le début des années 2000, Zhou Tao capture dans ses films l'évolution sociale d'une Chine en pleine mutation. Ses œuvres sont marquées par le mélange constant d'atmosphères contraires, comme jungle et ville.

Blue and Red

2014, 25', Courtesy de l'artiste de la Galerie Creative Vitamin Space, Canton - Pékin (Chine)

Quelle est la couleur du rêve ? Dans *Blue and Red* on serait tenté de répondre vert et bleu. Filmé à Bangkok, en Thaïlande, le film est une vision onirique. Des femmes, des hommes, des enfants se regroupent dans un parc éclairés par d'étranges lumières vives. L'atmosphère paraît teintée d'une profonde léthargie. Au fur et à mesure que les minutes passent, ce vert nous paraît trop acide et certainement corrosif. La peau des personnes allongées au sol semble passer du rouge au bleu. Comme dans un univers fantastique retenu par quelques images poétiques ou aériennes. Il s'agit en fait de milliers de manifestants réunis sur la place Guangzhou pour réclamer la destitution de la première ministre. Le film montre ensuite des scènes rurales, elles aussi marquées par le vert oxydé et les tons rouille, comme si les couleurs s'unissaient à la cause des contestataires. On assiste à la fin du film à l'arrivée de l'armée et aux signes du coup d'Etat de mai 2014. La tension monte et des heurts éclatent entre civils et militaires. Au sol, la vue d'un enfant couvert de sang rappelle une dernière fois la couleur rouge.

Mona Vatamanu et Florin Tudor

Mona Vatamanu et Florin Tudor sont respectivement roumain et suisse. À la fois plasticiens et vidéastes, ils travaillent ensemble depuis 2000. Leurs travaux s'intéressent à l'héritage post-communiste en Europe centrale et de l'Est. Tous deux intéressés par l'architecture, leur pratique artistique consiste à faire ressurgir l'histoire dans le présent.

Manifestul

2005, 1'22", Courtesy des artistes

Le film prend place dans le quartier d'Alt-Erlaa à Vienne, l'un des plus grands complexes résidentiels autrichiens construit dans les années 70. Mona Vatamanu et Florin Tudor filment les barres d'immeubles depuis le toit d'un bâtiment. À l'instar d'un tractage politique, l'un d'entre eux jette une liasse de feuilles blanches. Derrière ce geste simple, en apparence innocent, *Manifestul* questionne le sens de cet acte de résistance. Formés en Roumanie, les deux artistes sont très au fait de sa signification et de ses conséquences. Pendant les années communistes, on enseignait à chaque élève les risques d'une telle pratique, considérée illégale par le régime. Or, il s'agissait du principal vecteur de lutte et d'information des résistants et dissidents. Des manifestes ont été fréquemment jetés depuis les fenêtres, toits ou balustrades. *Manifestul* est une relecture de ce geste aujourd'hui oublié et contextualisé dans une société capitaliste bordée par des architectures utopiques.

Rite of Spring

2010, 8', Courtesy des artistes

Au printemps, les peupliers produisent une sorte de coton qui leur permet de diffuser leurs graines. Dans les villes où l'arbre est répandu, une couche de bourre — cette matière — recouvre les trottoirs et les caniveaux. Les plus jeunes s'amuseent à les faire brûler. Leur combustion est tout aussi rapide qu'éphémère. Dans *Rite of Spring* (Rite de printemps), Vatamanu et Tudor filment ce jeu enfantin et l'effet enchanteur que produisent ses flammes. Au-delà du divertissement, les artistes abordent une réflexion sur les différences sociales qui sont présentes dès l'enfance. Bien qu'il ne s'agisse que d'une "petite délinquance", leur geste rejoint celui des grandes contestations sociales. Le film évoque l'espoir d'un renouveau comme à chaque printemps.

James Webb

James Webb s'empare de l'espace public ou muséal afin d'y développer des installations ou des interventions sonores. Ses œuvres utilisent les codes de la théologie, du théâtre et de la publicité. Il reformule ses préoccupations autour des systèmes d'interactions et de croyances du monde contemporain.

Le Marché Oriental

2009, 3', Courtesy de l'artiste et des Galeries blank projects, Le Cap (Afrique du Sud) et Imane Farès, Paris (France)

L'Oriental Plaza est un bâtiment de Cape Town qui date de l'apartheid. Après avoir été réhabilité en marché oriental, il a récemment été condamné à être détruit pour être transformé en appartements de luxe. Avant sa disparition, James Webb investit l'immense espace vide. Il invite un imam à y chanter l'appel à la prière. Les plans qui composent *Le Marché Oriental* sont des fragments de son architecture : ses voûtes dans l'obscurité, ses larges baies vitrées. Le chant de l'imam résonne dans le bâtiment. En prenant au pied de la lettre l'idée de marché oriental, cette prière fait écho au passé du bâtiment et lui donne une nouvelle dimension.

Eduardo Williams

Eduardo Williams est un réalisateur argentin. Ses films sont le portrait d'une jeunesse en latence, une génération qui cherche à se construire malgré le chaos du monde.

Pude ver un puma

2011, 17'26" (anglais), Courtesy de l'artiste

Dans les décombres d'une ville en ruine, un groupe de jeunes passe le temps. Tout ce qui les entoure a été dévasté par une catastrophe qui n'est jamais nommée. Les rues sont inondées, les maisons ravagées et la cité semble désertée de tous, sauf d'eux-mêmes. Ils déambulent dans les décombres. Leurs conversations rythment le film avec poésie sans donner davantage de réponse au spectateur sur les origines du drame. Entre réel et imaginaire, dans un décor post-apocalyptique, le film ne nous éclaire pas sur la destinée des personnages. Dans les dernières images qui sont nocturnes, les jeunes semblent s'être perdus dans une forêt et ne plus trouver leur chemin.

Ezra Wube

Né en Éthiopie, Ezra Wube est un plasticien et vidéaste qui vit et travaille à Brooklyn.

Ses œuvres font référence aux notions de souvenirs et d'ambiances, aux changements constants de lieux et d'environnements, mais aussi à la tension dialogique entre "ici" et "là".

Hisab

2011, 7'58" (anglais), Courtesy de l'artiste

Hisab est le premier film d'animation stop motion que consacre Ezra Wube à l'Éthiopie. L'artiste répond — non sans humour — aux trois questions suivantes : "Pourquoi les chèvres fuient-elles les voitures ? Pourquoi les chiens courent-ils après ? Pourquoi les ânes bloquent-ils la route ?" Il relate l'histoire d'une chèvre, d'un chien et d'un âne qui prennent ensemble le taxi. Au cours de leur périple, le spectateur est amené à voir la cohue des véhicules et des passants. Au fur et à mesure du voyage, une histoire est racontée au sujet de chacun des animaux et explique leur comportement. Le film est réalisé à partir de peintures sur verre. Ce procédé ainsi que l'utilisation d'enregistrements sonores en direct accentuent l'impression de foule et de mouvement. Plus le film approche de son dénouement, plus le sentiment de vacarme urbain est grand.

At the same moment

2013, 2'57", Courtesy de l'artiste

At the same moment est un film d'animation en stop motion peint sur un seul tableau. Pour réaliser cette animation, Ezra Wube a retranscrit successivement sur une même toile les souvenirs de ses trajets quotidiens new-yorkais. Il a photographié chaque vue une à une. Chaque "tableau" est brossé par dessus le précédent, chaque scène en déclenche une autre. Les sons et les bruitages ont été collectés sur différents lieux traversés par l'artiste avant d'être ajoutés à l'image. Le titre de l'œuvre renvoie à la simultanéité d'événements dans le monde urbain. Notre expérience et notre mémoire tentent chaque jour de simplifier une multitude d'actions concomitantes. Dans ce film, on devine la complexité formelle d'une ville comme New-York ; et l'impossibilité d'en retranscrire la totalité. Le travail sur les couleurs, le mouvement et le son donnent à ces paysages une tonalité particulière.

A Memory of Astoria

2014, 3'43", Courtesy de l'artiste

Commissionné par le Museum of the Moving Image d'Astoria, New-York, *A Memory of Astoria* est une captation impressionniste des alentours du musée. Ezra Wube se focalise sur les moments du quotidien, les sons et les images. Il parcourt le quartier et retranscrit, au moyen d'une seule et même toile, la rencontre des différentes cultures et communautés qui façonnent le paysage. L'artiste restitue ses expériences grâce aux différentes facettes de ce tableau animé. Il se pose comme un observateur qui explore le souvenir de ses promenades. Le format du tableau, particulièrement large, rappelle les vues panoramiques. Il suggère un procédé "proto-cinématographique" qui donnerait au spectateur le soin d'explorer les détails d'un paysage. L'extrême horizontalité des images démultiplie l'angle de vue.

Menged Merkato

2016, 3'48", Courtesy de l'artiste

Le cinéaste emprunte son titre à l'ouvrage d'Emmanuel Admassus, *Menged Merkato*, qui est un essai architectural et une promenade historique dans le plus grand marché à ciel ouvert africain situé à Addis-Abeba en Éthiopie. Merkato a été construit pour centraliser les activités politiques et économiques du pays et donner plus de poids à la capitale. Un temps sous domination italienne, ce lieu est le théâtre d'une ségrégation des marchés entre les locaux et les nouveaux arrivants. Aujourd'hui, cet espace pluriel doit faire face à la modernité ainsi qu'à son lot de promoteurs immobiliers qui tentent de le transformer en shopping malls et grands centres commerciaux. À l'aide du collage, de la peinture et d'une série de maquettes animées en stop motion, le film d'Ezra Wube retrace les changements historiques et sociaux qui ont façonné l'évolution de Merkato et l'interaction entre les forces coloniales et les sensibilités locales.

Radouan Zeghidour

Radouan Zeghidour est un jeune artiste parisien. Il parcourt les souterrains de Paris pour de secrètes excursions dans une ville sous la ville.

Voie dolente

2016, 7'41", Courtesy de l'artiste

Radouan Zeghidour arpente les souterrains de la capitale parisienne, les catacombes, les voies de métro, les égouts. C'est au cours de ses incursions dans cette autre cité, sous nos pieds, qu'il place ses installations. Celles-ci restent secrètes. Elle n'auront pour spectateur possible qu'un travailleur ou un habitué des sous-sols, qui les découvrira par hasard. *Voie dolente* est un enregistrement à la "GoPro" (une caméra portable souvent utilisée pour filmer le sport) de ces pérégrinations dans ce réseau peu connu des non-initiés. Ces déambulations labyrinthiques sont accompagnées par un poème dit par une voix grave et un air qui devient un leitmotiv. Le texte, extrait du *Chant I de l'Enfer de La Divine Comédie* de Dante, récit d'une descente aux enfers, fait résonner ces errances en quête d'une ville mystérieuse.

Artur Zmijewski

Artur Zmijewski est un artiste polonais. La condition humaine est au cœur de sa pratique. A travers ses photographies ou ses films, il fait place à des thématiques minoritaires ou peu abordées dans la création contemporaine et propose "un art politique éloigné de la politique".

Habana Libre

2010, 24', Courtesy de l'artiste et de la Foksal Gallery Foundation, Varsovie (Pologne)

Habana Libre est un portrait de La Havane, filmé par Zmijewski lors d'un voyage à Cuba. Loin des clichés de la vie cubaine, de la salsa et des vieilles voitures, l'artiste pose son regard sur une ville dévastée et extrêmement pauvre, une réalité souvent ignorée par les touristes. De la précarité des boutiques et des infrastructures publiques à la misère de ceux qui récupèrent les débris des maisons démolies, le film fait le constat d'un quotidien soumis aux règles de la République de Cuba. Le film n'a ni narration ni dialogue et semble capter les choses "telles qu'elles sont". L'artiste questionne les bienfaits de cette société et dénonce la souffrance vécue.

Le Carreau du Temple tient à remercier très chaleureusement tous les acteurs de Videobox Festival qui ont accepté de participer à cet événement avec confiance et enthousiasme. Odile Burluroux et Corentin Hamel, commissaires invités en premier lieu, mais aussi :

Les artistes

Pilar Albarracin, Marwa Arsanios, Younes Baba-Ali, Bertille Bak, Yael Bartana, Taysir Batniji, Éric Baudelaire, Louidgi Beltrame, Guy Ben Ner, Benoît Broisat, Alain Bublex, Marina Chernikova, Olga Chernysheva, Liu Chuang, Jack Cronin, Hannah Darabi, Stephen Dean, Sebastian Diaz Morales, Julien Discrit, Brad Downey, Cedrick Eymenier, Kota Ezawa, Mounir Fatmi, Cao Fei, Anne-Charlotte Finel, Meschac Gaba, Anna Bella Geiger, Hc Gilje, Laurent Grasso, Haroon Gunn-Salie, Simon Gush, Yang Ah Ham, Taro Izumi, Francesco Jodice, Alejandro Jodorowsky, Valérie Jouve, Sejla Kamerić, Peterson Kamwathi, Polina Kanis, Flo Kasearu, Leopold Kessler, Kolkoz, Romain Kronenberg, Kelvin Kyung Kun Park, Mohammed Laouli, Florence Lazar, Mathilde Lefort, Liu Yefu, Zhenchen Liu, Pablo Lobato, Jumana Manna, Teresa Margolles, Angelika Markul, Randa Maroufi, Tahmineh Monzavi, Yolande Moreau, Alban Muja, Ciprian Muresan, Paulo Nazareth, Jamal Nxedlana, Uriel Orlow, Cécile Paris, Pierre Pauze, Oliver Payne & Nick Relph, Mira Pereg, Aliyar Rasti, Marie Reinert, Robin Rhode, Józef Robakowski, Tracey Rose, SAEIO, Larissa Sansour, Beat Streuli, Zhou Tao, Mona Vatamanu & Florin Tudor, James Webb, Eduardo Williams, Ezra Wube, Radouan Zeghidour, Artur Zmijewski.

Les préteurs

La Galerie Aaran, ARTE G.E.I.E., la Galerie Art Lab Africa, la Galerie Bendana Pinel Art contemporain, la Galerie Anne-Sarah Bénichou, la Galerie Blank Projects, la Galerie Braverman, la Galerie carlier / gebauer, la Galerie Bernard Ceysson, la Galerie CHOI & LAGER, la Galerie CRG, la Galerie Éric Dupont, la Galerie Jmane Fares, le Studio Mounir Fatmi, Foksal Gallery Foundation, le Fresnoy, la Galerie Annet Gelinkla, la Galerie Goodman, le Studio Laurent Grasso, la Galerie Christopher Grimes, La Galerie Dan Gunn, La Galerie Herald St, HEURE EXQUISE!, la Galerie Éric Hussonot, la Galerie In Situ - fabienne leclerc, la Galerie Jousse Entreprise, l'association Light Cone, la Galerie Lokal_30, LUX, la Galerie Magician Space, MONTEVERITA, la Galerie Mor Charpentier, la Galerie Jérôme Poggi, la Galerie Michela Rizzo, la Galerie Lawrie Shabibi, la Galerie Sommer Contemporary Art, la Galerie STEVENSON, la Galerie Temnikova & Kasela, la Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, la Galerie Vitamin Creative Space, la Galerie Tanja Wagner, la Galerie Mendes Wood DM, la Galerie Xippas, la Galerie Leo Xu Projects.

Nous remercions également

Line Ajan, Akay, Al-Shabibir, Le Studio Francis Aliÿs, Benjamin Ambrosius Heinz, Lorenzo Bacci, Marc Barben, Michal Ben Jakob, Juan Carlo Bendana-Pinel, Lerato Bereng, Christophe Bichon, An-Mai Blachon Nguyen, Pauline Bodart, Lionel Bonnefous, Joost Bosland, Anthony Boudin, Michel Brière, Giselle Bustos, Lavinia Calza, Caio Carpinelli, Matt Carter, Jessica Castex, Carla Chammas, Nabil Chraa, Paulina Chrzanwska, Sunhee Choi, Yan Chuan, Yil Citaku, Marion Dana, Catherine David, Thierry Destriez, John Dodelande, Maria Sole Doria, Benedicte Eder, Paqita Escofet Miro, Yazuko Ezawa, Nadine Fattouh, Fennesz, John Ferrères, Jessica Freeman-Attwood, Le Fresnoy, Laurent Gaudé, Albertine de Galbert, Loïc Garrier, Pauline Gauthron, Gabrielle Gautier, Ulysse Geysler, Elisabeth Golovina-Benois, Itamar Gov, Franziska Grosse, Adi Gura, Arash Hanaei, Kit Huen, Ekatherina Iragui, Aria Kasaei, Samira Kaveh, Alicia Knock, Lara Koseff, Antoine Laurent, Marianne Le Métayer, Marcella Lista, Pablo Lobato, Isabelle Mancì, Lucie Marinier, Joseph Maulit, Cyprien Meslay, François Michaud, Nthabiseng Mokoena, Pascale Montandon-Jodorowsky, Morad Montazami, Sylvie Moreau, Thibaut Morinière, Uwe Lothar Muller, Ou Ning, Nazila Noebashari, Sophie Perryer, Ghislaine Pinassaud, Agnieszka Rayzacher, Sophie Rivière, Steve Roden, Sophie Rouffet, Renaud Rudloft, Yll Rugova, Georges Rust, Mina Saidi Sharouz, Vincent Sator, Fanny Alma Serée, Alvit Sharvit, Amit Shemma, Angéline Scherf, Aleksandra Sciegienna, Roxanne Sidaner, Paola Soave, Elena Sorokina, Billy Tang, Hannah Tebeka, Olga Temnikova, Natalia Trebik, Nicky Verber, Xhang Wei, Katie Whorrall, Meng Xing, Leo Xu Projects, Vahid Yaghoubian, Damien Zhang.

Commissariat artistique : Odile Burluroux et Corentin Hamel

Rédactionnel : Mathilde Ayoub et Florian Bellin du Coteau

Scénographie : Equipe design

Graphisme : Kim Farkas

Technique audiovisuelle : Damien Le Dévédec

Le Carreau du Temple, un Établissement Public de la Ville de Paris

Président : Pierre Aidenbaum

Directrice Générale : Sandrina Martins

Responsable du projet : Maëla Bescond, assistée de Léna Peyrard (stagiaire)

Équipe technique : Jean-Pierre Belet, Etienne Mosnier, et Sébastien Bocos

Équipe de communication et développement des publics : Aurélie Hugnet, Claire Josset, Mathilde Kubiak (stagiaire) et Thomas Porreca

Presse : 2^{ème} Bureau

Et toute l'équipe du Carreau du Temple